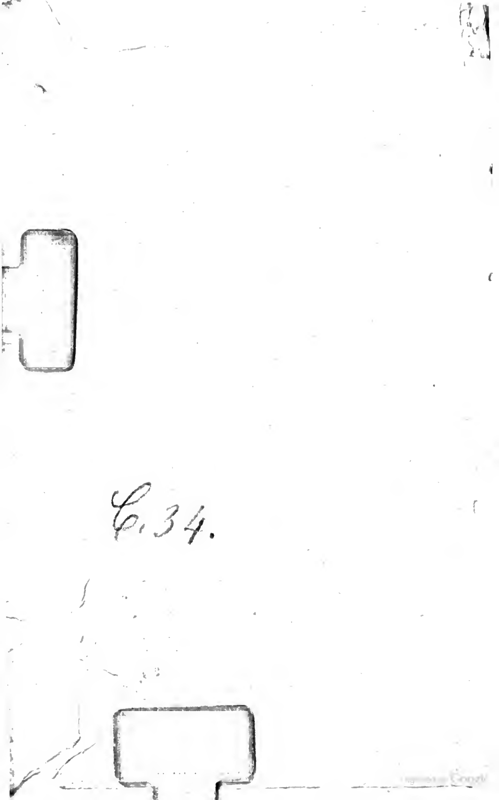


COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de ***VOLTAIRE,***

PREMIERE EDITION.

TOME PREMIER.

LA
HENRIADE,

AVEC LES

PIECES RELATIVES

A CE POEME,

ET A LA POESIE EPIQUE

EN GENERAL.



MDCCLVI.



PREFACE
DES
EDITEURS.



N ne ceſſe depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les Ouvrages de Monſieur *de Voltaire.* Plus le Public a montré de gout pour tout ce qui eſt ſorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû ſe révolter contre cette foule d'Editions fautives & incomplettes, faites contre le gré ou ſans l'aveu de l'Auteur. Il était tems enfin d'en préſenter une que Monſieur *de Voltaire* reconnût autentiquement pour le Recueil complet de ſes véritables ouvrages.

En 1754. époque heureuſe de la connaiſſance que nous eumes l'honneur de lier avec

lui, nous primes la liberté de lui repréſenter qu'il devait aux hommes ſenſés de toutes les Nations, une Edition qu'ils puſſent acquérir avec confiance ; & nous ne lui diſſimulames point combien nous ſerions flattés d'être chargés de ſon exécution. Monſieur *de Voltaire* auſſi mécontent que le Public de tant d'Editions infidéles où groſſiérement rédigées, fit céder ſa repugnance à publier le corps de ſes ouvrages, à la néceſſité de reformer ceux qui avaient paru ſous ſon nom. Il nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ſes corrections & ſes manuſcrits. Il fit plus; il voulut en diriger lui-même l'impreſſion: cette complaiſance ſi avantageuſe à nôtre Edition, en a retardé le progrès; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage ſous preſſe, que lorſqu'il pourrait paſſer ſous les yeux de ſon illuſtre Auteur: nous avons attendu ſon arrivée dans cette République, qu'il fait joüir de ſes lumiéres & de ſon génie, & où il joüit à ſon tour des hommages, que toutes les Nations qui ne ſont pas barbares, doivent aux Talens extraordinaires.

Nôtre Edition n'a donc été différée que pour qu'elle devint plus digne du Public éclairé. Il y trouvera *la Henriade* telle que Monsieur *de Voltaire* l'a terminée; il y a de très grandes différences entre toutes les autres Editions de ce Poëme, & celle qu'on donne aujourdhui: la fin du cinquiéme Chant est toute nouvelle; les Remarques sont augmentées, & mises dans un nouvel ordre.

Les Piéces de Théatre sont en plus grand nombre; & il y a de grands changements dans toutes celles qu'on représente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites Piéces fugitives sont correctes; & l'on y en a ajouté plusieurs qui ne sont dans aucune Edition précédente.

Les Mélanges d'Histoire, *de Littérature*, *de Philosophie*, qu'on trouve dans ce Recueil, sont plus amples de moitié que ceux qui avaient parû jusqu'ici. Voici la désignation d'une partie des Chapitres que l'on ne connaissait pas.

L'Examen des Langues; *Les Embellissemens de Cachemire*; *Les Voyages de* Scarmentado;

*Jufqu'à quel point on peut tromper le Peuple; Les deux Confolés; Si les Sciences ont nui aux Mœurs; Sur l'Ame; Du Poëme fingulier d'*Hudibras; *Des Monnoyes; Dialogues entre un Jéfuite & un Bracmane; Entre* Lucréce *& un Mathématicien; Difcours fur* Ovide, *fur le* Dante, *fur* Socrate, *fur les Juifs, fur* Conftantin, *fur* Julien; *De la Chimère du Souverain bien; De la Population de l'Amérique; Songe de* Platon; *Des Génies; de l'Aftrologie; de la Magie: Poëmes fur le défaftre de Lisbonne, & fur la Loi Naturelle, précédés de Préfaces intéreffantes, & fuivis de Notes utiles.* &c. &c. &c.

Outre tant de Piéces nouvelles, nous pouvons affurer qu'il n'en eft prefque aucune ancienne qui ne foit remplie d'additions confidérables. On y trouvera furtout beaucoup de Littérature Anglaife & Italienne: aucun Auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que Monfieur *de Voltaire*; on peut dire qu'on ne connaiffait avant lui aucun Poëte Anglais en France: il eft le premier qui ait parlé de *Milton*, de *Dryden*, de *Butler*, de *Pope*, & qui en

en ait traduit des morceaux, comme il eſt le premier qui ait dévelopé en France les Principes de *Newton*, & qui ait rendu juſtice au ſage *Locke.*

L'on ferait un Recueil conſidérable des Piéces que l'on a fauſſement attribuées à Monſieur *de Voltaire*: on n'eſt que trop dans l'uſage barbare de publier ſous le nom des hommes connus, les Piéces qui méritent le plus de reſter inconnues: tel eſt, par exemple, un Livre ſur *les beautés & les défauts de la Langue*, une mauvaiſe Apologie en vers de *la Comédie Larmoyante*; & une infinité de Piéces dans ce goût que nous avons ſoigneuſement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le Diſcours ſur la Henriade*, dont Monſieur *Marmontel* cite quelques traits dans ſa Préface. Ce Diſcours fut composé par un des plus auguſtes, & des plus reſpectables Protecteurs que les Lettres ayent eu dans ce ſiécle. Il avait réſolu de faire graver *la Henriade*, & il deſtinait ce Diſcours à ſervir d'Avant-Propos au Poëme: Cette Piéce fait éga-

lement honneur, & à ſon auguſte Auteur, & à l'ouvrage de Monſieur *de Voltaire*, dont on voulait faire une ſi magnifique Edition; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne Préface, ou Avant-Propos, à la tête de *la Henriade*.

Il ſerait pour le moins inutile d'inſiſter ſur le mérite d'un Recueil complet des vrais Ouvrages de Monſieur *de Voltaire*, on n'en avait point encore: cette Edition doit être conſidérée comme la premiére qui en ait été faite; c'eſt la ſeule à laquelle il ait mis ſon cachet. On trouvera cette approbation importante dans une des derniéres lettres dont il nous a honoré, & que nous mettons à la ſuite de cet Avertiſſement. Nous n'ajouterons plus qu'un mot ſur le prix de cette Edition; il eſt très-inférieur aux prix ordinaires; mais nous nous ſommes fait un devoir de faciliter l'acquiſition de cet Ouvrage; nous n'avions que cette maniére de reconnaître l'amitié & le déſintéreſſement de l'Auteur.

LES FRERES CRAMER.

LETTRE DE Mr. DE VOLTAIRE AUX EDITEURS.

JE ne peux que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les piéces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusements de societé qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le Public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE *& mes Tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces piéces fugitives qui échapent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester*

dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français & Catholique ; & c'est principalement dans un pays Protestant que je dois vous marquer mon zéle pour ma Patrie, & mon profond respect pour la Religion dans laquelle je suis né, & pour ceux qui sont à la tête de cette Religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentiments. J'ai écrit l'Histoire avec vérité: j'ai abhorré les abus, les querelles, & les crimes; mais toujours avec la vénération duë aux choses sacrées que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles, à ces abus, & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en Théologien; je n'ai été qu'un citoyen zélé, & plus encor un citoyen de l'Univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la Morale & dans l'Histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions répréhensibles, je serais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reste, puisque vous avez rassemblé mes ouvrages,

vrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pû faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes; que toutes les piéces qui ne seront point dans votre édition sont supposées, & que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien, doivent ajouter foi. S'il y a dans ce Recueil quelques piéces pour lesquelles le Public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail; s'il y a des choses que le Public désaprouve, je les désaprouve encor d'avantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lûs des honnêtes gens, c'est que vous en êtes les Editeurs. L'estime que s'est acquise depuis longtems vôtre famille dans une République où régne l'esprit, la Philosophie & les mœurs, celle dont vous jouïssez personnellement, les soins que vous prenez, & votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis &c...

VOLTAIRE.



AVANT-



AVANT-PROPOS,

Composé par un des plus Augustes & des plus Respectables Protecteurs que les Lettres ayent eu dans ce siécle, & dont on n'avait vû qu'un fragment cité dans la Préface de Mr. MARMONTEL.



E Poëme de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les Editions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monsieur *de Voltaire*, peut-être l'unique Auteur qui préfére la perfection de son art aux intérêts de son amour propre, ne s'est point lassé

laſſé de corriger ſes fautes, & depuis la premiére édition où la *Henriade* parut ſous le titre du *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourdhui au Public, l'Auteur s'eſt toûjours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au Public eſt conſidérablement augmentée par l'Auteur; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles & à quelque choſe de parfait d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de Mr. *de Voltaire.*

Les difficultés que ce Prince de la Poëſie Françaiſe a trouvé à ſurmonter lorſqu'il compoſa ce Poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre Nation, qui étaient du ſentiment que l'Epopée ne réuſſirait jamais en Français; il avait devant lui le triſte exemple

ple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carriére; il avait encor à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté faible & délicate qui aurait mis tout autre homme moins ſenſible que lui à la gloire de ſa Nation, hors d'état de travailler. C'eſt cependant indépendamment de ces obſtacles que Mr. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt Mr. *de Voltaire*, ſe ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des Sciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de ſolides occupations: mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces Arts & pour ces Sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur

neur aux Sciences que les Sciences lui en font; on ne le connait dans la *Henriade* qu'en qualité de Poëte; mais il eſt Philoſophe profond & ſage Hiſtorien en même tems.

Les Sciences & les Arts ſont comme de vaſtes pays qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le Monde entier; il faut beaucoup de talents & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain; auſſi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du Monde, qu'une infinité de petits Souverains ſe ſont partagés; & ces petits Souverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des Académies; & comme dans ces Gouvernemens Ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres; de même les ſiécles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes;

tes; ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, Mr. *de Voltaire* l'eſt aujourdhui; il n'y a aucune Science qui n'entre dans la ſphère de ſon activité, & depuis la Géométrie la plus ſublime juſqu'à la Poëſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partagent Mr. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa *Henriade* à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun Poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reproché à *Homère*: ſes Chants & l'Action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapſodies; dans la *Henriade* on trouve une liaiſon intime entre tous les Chants; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des tems en dix Actions principales; le dénouement de la *Henriade* eſt naturel: c'eſt la converſion de HENRI IV. & ſon entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des Ligueurs

gueurs qui troublaient la France, & en cela le Poëte Français est infiniment supérieur au Poëte Latin, qui ne termine pas son *Enéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencé; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce Poëme; on dirait que *Virgile* en a composé le premier Chant dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux Guerriers d'être Héros, ni aux Poëtes d'écrire.

Si le Poëte Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toûjours une imitation qui tient de l'original, & & dans laquelle on voit que le jugement du Poëte Français est infiniment supérieur au Poëte Grec. Comparez la descente d'*Ulisse* aux Enfers avec le septiéme Chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-méme.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV.

RI IV. ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui est pronostiqué au Temple du Destin, vaut seul toute l'*Iliade* ; car le rêve de HENRI IV. ramène tout ce qui lui arrive aux régles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulisse* aux Enfers est dépourvu de tous les agréments qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus toutes les Episodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'Auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination, & qui embellissent tous les endroits de ce Poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où se noyent tant d'Auteurs à qui la sécheresse & l'enflure tiennent lieu de génie. Mr. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets patétiques; il sait le grand art de toucher le cœur; tels sont ces endroits touchants, comme la mort de *Coligni*, l'assassinat de *Valois*, le combat du jeune

Dailly,

Dailly, le congé d'HENRI IV. de la belle *Gabrielle d'Eſtrée*, & la mort du brave *d'Aumale*; on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſants, & il paſſe légérement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon Poëme: il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'Auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la Religion; tant la Poëſie & l'Eloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poëme ſont nouvelles; il y a la Politique qui habite au Vatican, le Temple de l'Amour, la vraye Religion , les Vertus , la Diſcorde, les Vices, tout eſt animé par le pinceau de Mr. *de Voltaire*; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtile, de cette partie qui caractériſe proprement le Poëte. Jamais la langue Françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade*: on y trouve partout de la nobleſſe; l'Auteur s'éléve avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus, & reçus, que Mr. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine Morale, quant à la beauté des ſentiments, on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de Henri IV. jointe à ſa générosité & à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les

les Rois & à tous les Héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance; qu'il leur soit dit en passant, que ce n'était point dans l'infléxibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraye grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade*; ce caractère est tout nouveau. Un Philosophe guerrier, un soldat humain, un Courtisan vrai & sans flaterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages, aussi l'Auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens: que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidéle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant Maître, repousser partout la mort & ne la don-

ner jamais ! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre Siécle, & il eſt à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce Sage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la *Henriade* ne reſpire que l'humanité : cette vertu ſi néceſſaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par Mr. *de Voltaire* ; il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitants déſolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la *St. Barthelemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX.* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets Calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II.*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence létargique de *Valois*, & les faibleſſes que l'amour fit commettre à Henri IV. ſont eſtimées à leur juſte valeur. Mr. *de Voltaire* accompagne

compagne tout ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce Poëme, que l'Auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs Loix & pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense; il en fait autant pour les Conseillers *Brisson*, *l'Archet*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur.

Vos noms toûjours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Poitier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence; l'Auteur fait partir un grave Magistrat dans l'assemblée de la Ligue; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entre eux: il les renvoye à la domination légitime de leur Souverain à laquelle ils voulaient se soustrai-

re; il condamne toutes les vertus des *Guises*, entant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi & leur Patrie. Mais tout ce que je pourais dire de ce discours ne saurait en aprocher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pouraient échaper.

Je passe à la guerre de Religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'Auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion; car on a remarqué que par je ne sai quelle fatalité ces sortes de guerres ont toûjours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des Grands & des Ecclésiastiques, il falait nécessairement y oposer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pû l'éloquence & la poësie, pour mettre devant les

yeux

yeux de ce ſiécle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les ſoldats* des arguments pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des Scholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'Autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs fréres: en un mot, le bien & le repos de la ſocieté fait le principal but de ce Poëme, & c'eſt pourquoi l'Auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il parait cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de Religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le Monde ; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiécle où vivait HENRI IV. était bien différent; l'ignorance monacale qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne

connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse & de s'entretenir, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Medicis*, & les Princes factieux, pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des Peuples, puisque ces Peuples étaient grossiers, aveuglés & ignorants.

Les siécles polis qui ont vû fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de Religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du régne d'*Auguste*, tout l'Empire, qui composait presque les deux tiers du Monde, était tranquile & sans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaisirs & l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siécle de *Louis le Grand*, qui peut-être égale sans flaterie celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un régne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais

mais qui malheureusement fut troublé vers sa fin par l'assurance que le Pére *Le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV.* qui commençait à baisser; mais c'est la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en saurait charger ce siécle, d'ailleurs si fécond en grands-hommes, que par une injustice manifeste.

Les Sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les Loix au bien de la société & au bonheur des Peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, au public & au vulgaire; elle passe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province; on voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le Monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins, que le malheur, les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse, & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de

nos

nos misères & de nôtre destruction. On reconnait indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a mis entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, & de quelque nation, de quelque opinion que nous ſoyons, que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels: en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des Sciences, & voila par conſéquent la régle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. Mr. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces Sciences, m'a toûjours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité, cette réfléxion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de Mr. *de Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot il m'a paru que donner des mar-

marques d'eſtime à cet admirable Auteur était en quelque façon honorer nôtre Siécle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que ſi nôtre ſiécle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pû opprimer ceux que leur mérite & leurs talents diſtinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.





LA
HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoye secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuye une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de Religion, & son avénement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.*

JE chante ce Héros, qui régna sur la France, *
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,

NOTES DE L'ABBE' LANGLET.

* *La première édition, donnée in 8°. en 1723. commence tout autrement que les autres. En voici les vers.*

Je chante les combats & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la ligue & fit trembler l'Ibére,
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le pére, Dans

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.
Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répans sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis, comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il est vrai que la fable autrefois

Sut

NOTES.

Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.
Muse, raconte moi, quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans;
Au plus juste des Rois préféraient des Tirans.
Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rénes;
Les loix étaient sans force, & les droits confondus;
Ou pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

NOTES DE L'EDITEUR.

Voici à propos de la réflexion de l'Abbé l'Anglet une anecdote singuliére.

Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726. une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smirne nommé Dadiky, interprète du Roi d'Angleterre: il vit par hazard la premiére feuille du poëme où était ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux:

il alla trouver l'auteur, & lui dit; Monsieur je suis du païs d'Homère; il ne commençait point

ses

Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altiére,
Si son ombre embellit les traits de ta lumiére;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
a) Valois régnait encor, & ses mains incertaines,
De l'état ébranlé laissaient floter les rênes:
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plûtôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
b) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier;
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
c) Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,

ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourdhui.

Au reste l'édition de 1723. que cite l'Abbé l'Anglet fut faite par l'Abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé, & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

a) Henri III. roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toûjours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

b) Henri III. (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX. son frére, contre les protestans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

c) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné près

Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale. *
Les peuples aveuglés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, & servaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassérent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut,
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon *d*) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriére,
A son prince aveuglé vint rendre la lumiére:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancérent;
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblérent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,

Et

NOTES.

* *L'édition de* 1723. *met.*

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés du même orgueil épris,
De son trone à ses yeux disputaient les débris.

près du Louvre. *Voyez* les Remarques sur Joyeuse au troisiéme chant.

d) Henri IV. le Héros de ce poëme, y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri.*

Il naquit à Pau en Bearn le 13. Décembre 1553.

Et le peuple & l'églife ; & du haut de ces tours, *
De la fuperbe Efpagne appellant les fécours.
Ce monftre impétueux, fanguinaire, infléxible,
De fes propres fujets eft l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne fes deffeins:
Le fang de fon parti rougit fouvent fes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il infpire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ferpente en fuiant de Paris,
Lieux aujourdhui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où fe plaît la nature,
Théatre alors fanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raffemblait fes foldats.
Là font mille héros, fiers foutiens de la France,
Divifés par leur fecte, unis par la vengeance.
C'eft aux mains de Bourbon que leur fort eft commis:

NOTES.

* Et le peuple & l'églife, &c. *Ce vers & les quinze fuivans ne font pas ainfi dans les éditions, foit de* 1723. *foit de* 1727. *ou de* 1732. *foit des fuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.*

Troublant tout dans Paris, & du haut de fes tours
De Rome & de l'Efpagne appellant les fécours;
De l'autre paraiffaient les fouiens de la France,
Divifés par leur fecte, unis par la vengeance:
Henri de leurs deffeins était l'ame & l'apui,
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à fon pouvoir foumife,
Ne connaiffait qu'un chef, & n'avait qu'une églife.
Vous le vouliez ainfi, grand Dieu, dont les deffeins
Par de fecrets refforts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la fuperbe efpérance,
Deftinaient aux Bourbons l'empire de la France:
Deja les deux partis, &c.

En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
e) Le pére des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déja jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les loix, le mérite, & le sang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion f) terrible en son couroux,

Le

e) Saint Louïs neuviéme du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

f) Henri IV. Roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le pape Sixte V. dès

Le fatal anathême eft lancé contre vous.
Rome, qui fans foldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Efpagnols a remis fon tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi fa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Efpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes défertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger:
Des Anglais en fecret gagnez l'illuftre Reine. *
Je fai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eft de tout tems l'émule de Paris;
Mais après les affronts, dont ma gloire eft flétrie,
Je n'ai plus de fujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, eft Français à mes yeux.

NOTES.

* *L'édition de 1723. avait mis*

Des Anglais en fecret, allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement; il s'agiffait de gagner Elifabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la fléchir, *parce qu'elle n'avait aucun fujet de mécontentement de la part de ces Princes.*

dès l'an 1585. trois ans avant l'événement dont il eft ici queftion: Le pape dans fa bulle l'appelle *génération bâtarde & déteftable de la maifon de Bourbon;* le prive, lui & toute la maifon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare furtout incapables de fuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le prince de Condé fuffent en armes à la tête des proteftans, le parlement toûjours attentif à conferver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte Quint, foi difant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée *
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée ;
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attens des amis.
Il dit, & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui *g*) ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.

Mais

NOTES.

* *On trouve dans l'édition de* 1723, *ces quatre vers, ſuprimés dans les autres éditions.*

Les moments nous ſont chers, & le vent nous ſeconde,
Allez, qu'à mes deſſeins vôtre zéle réponde ;
Partez, je vous attens pour ſignaler mes coups ;
Qui veut vaincre & régner ne combat point ſans vous.
Il dit, & le héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les ſupprimer, même pour d'autres raiſons.

g) C'était Henri, prince de Condé fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'eſpérance du parti proteſtant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille, fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé II. du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon pére.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV. hiſtoire où le ſtile, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toûjours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neuſtriens il franchit la campagne : *
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay *h*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,

Trop

NOTES.

* *Deja des Neuſtriens, &c.*

Voici de quelle manière ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également & ſon maître & la France.
Heureux ſi mieux inſtruit de la divine Loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon Roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de Mr. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723. *Mr. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que je mets dans les notes hiſtoriques, pour ne rien omettre de ce qui ſe trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a ſubſtitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce temps là alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.*

h) Dupleſſis Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti proteſtant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il

ſçavait

Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toûjours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon égliſe & la France ;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port :
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord ;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes :
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphire abandonnait les mers.
On léve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ; *

On

NOTES.

* *Voici comme l'édition de* 1723. *met ces vers & les ſuivans.*

On léve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, & d'un œuil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles

Amaſ-

ſçavait le latin & le grec parfaitement, & l'hebreu autant qu'on le peut ſçavoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa Religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réüſſit dans preſque toutes ſes négotiations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV. eut changé de Religion, Dupleſſis Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

On découvrait déja les bords de l'Angleterre :
L'aftre brillant du jour à l'inftant s'obfcurcit ;
L'air fiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents font déchaînés fur les vagues émues :
La foudre étincelante éclatte dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.

Le

NOTES.

Amaffent les tréfors des campagnes fertiles,
Sans craindre, qu'à leurs yeux des foldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur efpérance,
Amène les plaifirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un régne auffi doux fleurir les juftes loix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoïant chez vous la difcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage :
Flore étalait au loin fes plus vives couleurs;
Une onde tranfparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte eft auprès dont la fimple ftructure, &c.

Il y a plufieurs obfervations à faire fur cet endroit. La première, que le poète dans l'édition de 1723. *met en Angleterre une fcène, que dans les autres éditions il place dans l'isle de Jerfey. La feconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que fon héros eft battu par la tempête, qui eft ici très bien décrite; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'isle de Jerfey. La troifième remarque eft, qu'il place ci-après fix beaux vers au fujet de l'Angleterre & d'Elifabeth; celui-ci :*

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français :

& les cinq qui fuivent : il écrit français par un a, *& à grande raifon parce qu'il écrit comme on parle.*

Le Héros qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrèter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Céſar *i*) à la tempête oppoſait ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe inéfable & profonde,
Forme, éléve, & détruit les empires du monde,
De ſon trône enflâmé qui luit au haut des cieux
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages,
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux azile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.

Sur

i) Jules Céſar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrétement, & s'embarqua ſur la petite riviére de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il ſe jetta ſeul

Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines :
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe :
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoûtumé :
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadème.
Le trouble répandu dans l'empire chrêtien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui ménent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vû ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.

Enfin

ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eſſuya un furieuſe tempête. *Voyez Plutarque.*

Enfin mes yeux ont vû du ſein de la pouſſiére,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altiére;
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
  Loin de la cour alors en cette grotte obſcure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins conſole mes vieux jours,
Un culte ſi nouveau ne peut durer toûjours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être:
On le verra périr ainſi qu'on l'a vû naitre.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſaper l'édifice;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître,
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des ligueurs, & ſurtout de vous-même,
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célébre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les miſéres,
Vous léverez les yeux vers le Dieu de vos péres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Chaque

Chaque mot qu'il disait était un trait de flâme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux,
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux,
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisérent,
Le soleil reparut, les ondes se calmérent.
Bien-tôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son régne étonnait les humains.
C'était Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pancher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son régne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.

Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare eſt le centre des arts,
Le magazin du monde, & le temple de Mars.
Aux *k*) murs de Veſminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur *l*) des Anglais il aperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,

Mais

k) C'eſt à Veſminſter que s'aſſemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire des loix.

l) La Tour de Londre eſt un vieux château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Mais que le vrai héros regarde avec mépris. *
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois ? dit la Reine ſurpriſe :
C'eſt lui qui vous envoye au bord de la Tamiſe ?
Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur ?
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; * *

NOTES.

* *Suivi de Mornay ſeul*, &c.

L'édition de 1723. *met ainſi ce vers & les ſuivans.*

Le Héros en ſecret eſt conduit chez la Reine ;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'améne.
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois, &c.

* * *Ce vers & les trois qui ſuivent, ſe trouvent ainſi dans l'édition de* 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois. *
Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa legéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.

Vous

NOTES.

* *La querelle des Rois.*

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. *les huit vers ſuivants, dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été transportés au troiſiéme chant.*

La Reine accorda tout à ſa noble priére,
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barriére;
Mille jeunes héros vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence;
Et qui ne croiait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir; *
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe.
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

NOTES.

* *Il y avait auparavant :*

Surtout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France, ne l'étaient pas pour la Reine Elizabeth.



LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux, où la France est livrée, *
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et

* *Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'autheur n'ait jamais rien changé.*

a) Plusieurs historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était; cherchant de bonne foi à s'éclairer; ami de la vérité; ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

b) François, Duc de Guise, appellé communément alors le Grand Duc de Guise, était pére du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le Cardinal son frére, jetta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, raporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine

Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends, où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Dieux le soin de leur vengeance;
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise *b*) ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle;
J'ai vû nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,

ne de Navarre, pére d'Henri IV. dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas, dit Mr. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria: (Le pauvre Roi que nous avons!)

Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre *c*) est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez, quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle, *d*)
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semaient la jalousie & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises *e*) aux Condés, & la France à la France;

Tou-

c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

„ Cette Princesse avait toutes les „ grandes qualités qui sont requises pour régner heureusement. „ On pourrait dire de son régne ce „ qui advint au tems d'Auguste „ lorsque le temple de Janus fut „ fermé, &c. „

d) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II. qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

e) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Con-

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave *f*) des plaiſirs; mais moins qu'ambitieuſe:
Infidelle *g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe, *b*)
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon pére au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales:
Dreux *i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:

Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

f) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un gentilhomme Breton nommé Moſcoüet.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perduë, & les proteſtans vainqueurs: (Eh bien, ditelle, nous prierons Dieu en Françaïs.)

h) Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoin les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

i) La bataille de Dreux fut la premiére bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique, & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

Le vieux Montmorenci *k*) près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise *l*) auprès d'Orleans mourut assassiné.
Mon pére *m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traina dans les affronts sa fortune incertaine;
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé, *n*) qui vit en moi le seul fils de son frére,
M'adopta, me servit & de maître & de pére;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence;
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encore, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le

k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denys, par un Anglais nommé Stuart; le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

l) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les Protestans dans Orleans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois, le tua par derriére d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

m) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pére d'Henri IV. était un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne sçut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il était. Il fut tué

Le Ciel, qui de mes ans protegeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, *o*) de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage:
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros,
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.
Après dix ans entiers de succès & de pertes,

Médi-

tué au siége de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les Protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

n) Le Prince de Condé dont il est ici question, était frére du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut long-tems le chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, Capitaine des gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha partout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV. était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Févr. 1516.

Voyez les remarques suivantes.

Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles:
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
 Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidelle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſemblait de l'état aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance,
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mére,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincére,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouir plus long-tems.
 Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens,
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre,
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre:
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis

p) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les maſſacres.

q) Jeanne d'Albret, mére d'Henri IV. attirée à Paris avec le reſte des Huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la St. Barthelemi; mais Caillart ſon médecin,

A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtére,
Il me donna ſa ſœur, *p*) il m'apella ſon frére.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colére,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mére.
Je *q*) ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas:
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mére enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'aprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
r) De ce mois malheureux l'inégale couriére,
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumiére,
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable:
Il ſe léve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.

Il

decin, & Deſnœuds ſon chirurgien, proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvèrent aucune marque de poiſon.

r) Ce fut la nuit du 23. au 24. Août fête de St. Barthelemi en 1572. que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge appellée l'Hôtel S. Pierre, où on voit encore ſa chambre.

Il voit briller partout les flambeaux & les armes,
Son palais embrafé, tout un peuple en allarmes,
Ses ferviteurs fanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : „ Qu'on n'épargne perfonne,
„ C'eft Dieu, c'eft Médicis, c'eft le Roi qui l'ordonne. „
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny *s*),
Teligny dont l'amour a mérité fa fille,
L'efpoir de fon parti, l'honneur de fa famille,
Qui fanglant, déchiré, trainé par des foldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
    Le héros malheureux, fans armes, fans défenfe,
Voyant qu'il faut périr, & périr fans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vècu,
Avec toute fa gloire & toute fa vertu.
    Déja des affaffins la nombreufe cohorte,
Du falon qui l'enferme allait brifer la porte;
Il leur ouvre lui-même, & fe montre à leurs yeux
Avec cet œuil ferein, ce front majeftueux,
Tel que dans les combats, maître de fon courage,
Tranquille il arrètait, ou preffait le carnage.
    A cet air vénérable, à cet augufte afpect,
Les meurtriers furpris font faifis de refpect;
Une force inconnue a fufpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon fang glacé fouillez ces cheveux blancs,

Que

s) Le Comte de Teligny avait époufé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un vifage fi agréable & fi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laiffés attendrir à fa vûë; mais d'autres plus barbares le maffacrèrent.

t) Befme était un Allemand, domeftique de la maifon de Guife. Ce miférable étant depuis pris par les Proteftans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

u) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne

Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne.
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'adandonne.....
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes,
Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
t) Beſme, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, accourt indigné qu'on diffère ſon crime.
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt infléxible;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un viſage intrépide:
Et bien-tôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage,
Ne fit trembler ſon bras, & glaçat ſon courage.
Du plus grand des Français, tel fut ce triſte ſort.
On l'inſulte *u*), on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;

Et

ne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec ſa cour jouïr de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: (Le corps d'un ennemi mort ſent toûjours bon.)

Les Proteſtans prétendent, que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſûré: mais il eſt ſûr, qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny.

Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indiférence,
Sans paraître jouïr du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoûtumée à de pareils présens.
Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs:
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos fréres sanglans.
Guise *x*) était à leur tête, & bouillant de colére,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son pére.
Nevers *y*), Gondi *z*), Tavanne *a*), un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain:
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,

Le

x) C'était Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

y) Frederic de Gonzague, de la maison de Mantouë, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la S. Barthelemi.

z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

a) Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai. Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son pére étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.)

b) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets,

Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pére,
Le frére avec la sœur, la fille avec la mére,
Les époux expirans sous leurs toîts embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez :
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs fréres ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel *b*) & Pardaillan chez les morts descendirent,
Et *c*) vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac *d*) & Soubise *e*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.

San-

Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy se défendit longtems dans la ruë, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marsillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX. & avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse)

e) Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritiére de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très long-tems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le *f*) Roi, le Roi lui-même au milieu des boureaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourdhui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frére,
A ce honteux carnage excitait sa colére.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont *g*) jeune enfant l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pére accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans,
Un lit seul enfermait & les fils & le pére.

Les

f) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt dix ans, lequel avait été Page de Charles IX. & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la S. Barthelemi.

g) De Caumont, qui échappa à la S. Barthelemi, est le fameux Maré-

Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colére,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il sait quand il lui plait veiller sur nos années ;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son pére à son côté sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisais-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assûré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroiable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avait massacré mes plus chers domestiques,
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi se levérent ;
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs Maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;

Maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande reputation, & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires, que son pére & son frére furent massacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On reſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit. . . . .
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal ;
Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.



LA

LA HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Régne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III. eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation d'Henri III. & d'Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes;
Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mére élevé, nourri dans ſes maximes,

Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévére,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis *a*) expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang Français par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France,
D'un Empire plus doux quelque faible eſpérance.
Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frére infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne *b*) en ce tems avait d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie
Tout, hors la vérité que je préfére à lui.

Je

a) Il fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574. tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

b) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à Sigiſmond

Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon apui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre legére.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vû plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes,
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe c), & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pére,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne fut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,

mond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

c) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550. de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, du Concile de Trente, & entamé par François ſon pére.

Des peuples en public il plaignait la miſére,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux :
Il ſavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence :
Il ſe faiſait aimer des grands qu'il haïſſait ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.
  Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reſte ;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en tirans.
  La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques :
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques ;
L'autre portant partout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de Roi.
  Valois ſe réveilla du ſein de ſon yvreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête :
Et bien tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
  Je lui reſtais encore, & tout prèt de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,

Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe :
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, & trop ſçavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien, qui le pouvait ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs péres,
Les derniers attentats des ſectes étrangéres,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu :
„ Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„ Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
„ Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
„ Vous verrez dans Paris ſes prèches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop faible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprens que mon beau-frére, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déja la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égalait le courage,

Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce diſcours flateur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire:
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois *d*),
Qui flattaient ſa moleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne:
Il avait des vertus, & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.

Les

d) Anne, Duc de Joyeuſe, avait épouſé la ſœur de la femme d'Henri III. Dans ſon ambaſſade à Rome il fut traité comme frére du Roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop longtems les deux Sécretaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire.

Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frapait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessures ;
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables :
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.

faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'infanterie nommés Bordaux & Descentiers.

Des courtisans Français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flateurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mèlée affreuse, *
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'apperçus bien-tôt porté par des soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas ;
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphire & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire,
Les cruels monumens de ces affreux succès ! **

Mon

NOTES.

* *Il y avait dans les anciennes éditions :*

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice :
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté, que demande un poème épique : aussi faut-il avouer, qu'il n'y a aucune comparaison à faire de la première édition aux dernières.

** *On voit bien que l'Auteur a changé ces vers, à cause de la prononciation de* Français, *qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois.*

Il y avoit auparavant :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours Français, *pour les raisons déja alleguées.*

Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise *e*) dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems, la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
Le prit pour un tiran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes :
Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guise *f*) tranquille & fier au milieu de l'orage,

Préci-

e) Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours d'Henri IV, & après les avoir harcelés & fatigués longtems, il les défit au village d'Auneau.

f) Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoïer à Henri III. ses gardes, après les avoir désarmés.

Précipitait du peuple ou retenait la rage ;
De la fédition gouvernait les refforts,
Et faifait à fon gré mouvoir ce vafte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guife eût dit un mot, Valois était fans vie :
Mais lorfque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut fatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la pourfuite,
Lui laiffa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guife attenta, quelque fut fon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un fujet.
Quiconque a pû forcer fon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guife en fes grands deffeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenfer à demi ;
Et qu'élevé fi haut, mais fur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au fupplice.
Enfin maître abfolu d'un peuple revolté,
Le cœur plein d'efpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, fecouru des Ibéres,
Adoré des Français, fecondé de fes fréres,
Ce fujet *g*) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches defcendans,
Déchus prefque en naiffant de leur pouvoir fuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,

Et

g) Le Cardinal de Guife, l'un des frére du Duc de Guife avait dit plus d'une fois, qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eut tenu la tête du Roi entre fes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpenfier fœur des Guifes voulait qu'on fe fervit de fes cifeaux pour ce faint ufage. Tout le monde connait la devife d'Henri III. c'etaient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima cœlo*; auxquels les Ligueurs fubftituèrent ceux-ci : *Manet ultima clauftro.* On connait auffi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abftulit, altera nutat,
Tertia tonforis eft facienda manu.

En voici une traduction que l'Auteur a lüe dans les manufcripts de feu Mr. le Préfident de Mefmes.

Valois

Et dans l'ombre d'un cloitre en secret gémissans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tirans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats :
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tiran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colére ;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé *h*),
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être, Tout

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ces heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisiéme.

h) Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi au château de Blois, un vendredi 23. Décembre 1588. par Lognac, gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III. qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac, leur Capitaine.

Tout pâle & tout ſanglant ſemblait braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant;
Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprème,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bien tôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon pére à venger.
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frére, *
Mayenne à la vengeance anime leur colére,
Et plus par intérèt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.
Mayenne *i*) dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes;
Il ſuccéde à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins;

Le

NOTES.

* *On trouve quatre vers dans l'édition de* 1723. *qui manquent dans les autres; les voici.*

Mais Paris occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrétait point ſes yeux;
Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
Il ſuccéde, &c.

Il eſt évident que l'Auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils ſemblaient avilir Mayenne qui doit être un des héros du poëme.

i) Le Duc de Mayenne, frére puîné du Balafré tué à Blois, avait été long tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avait toutes les grandes qualités de ſon frére, à l'activité près.

Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chére,
Le conſole aiſément de la perte d'un frére;
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourdhui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage, *
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouïſſait les yeux,
Fut plus Grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel'eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altiére eſpére en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale *k*) au cœur préſomptueux
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible.
Il a juſqu'aujourdhui le titre d'Invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique, **

Ce

NOTES.

* *Il connait leurs talens, &c.*

Au lieu de ce vers & des trois ſuivans, l'édition de 1723. *met ceux-ci :*

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence,
Il eſt irréſolu par trop de prévoiance,
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

** *L'édition de* 1723. *moins ample que les autres, met ainſi ces vers.*

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance;
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France;

L'enne-

k) *Voyez* la remarque *b*) au quatriéme chant.

Ce voisin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe *l*), de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome *m*), qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux;
Celui, qui des Chrétiens se dit encor le pére,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colére;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frére:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,

Et

NOTES.

L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des revoltés la cause criminelle,
Et Rome qui devait, &c.

l) Philippe II. Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugenie, ou à quelque Prince de sa famille.

m) La Cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII. sécourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles contre la Maison Roiale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage *n*):
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage:
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pû dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avait abattu;
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
  Tels étaient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours:
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
  Eſſex *o*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
  Henri ne l'attend point; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête:
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre,

n) Henri IV. alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les priéres de ſes vieux Officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde St. Barthelemi.

o) Robert de Dreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadiz ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadiz ſur les Eſpagnols, & les avait battus plus d'une fois ſur mer. La Reine Elizabeth l'envoïa effectivement en France en 1590. au ſecours d'Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups:
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous;
Allez vaincre l'Espagne, & songez, qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.
Philippe de son pére héritier tirannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.
Sixte p) au trône élevé du sein de la poussiére,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiére;
Le pastre de Montalte est le rival des Rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osérent s'élever:

L'un

p) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti), homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth; cependant il estimait cette Reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'océan *q*) sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise:
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Infléxible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prète à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.

q) Cet événement était tout récent; car Henri IV. est supposé voir secrétement Elizabeth en 1589. & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trevoux une critique spécieuse de cet endrait. Ce n'est pas, dit-on, à la Reine Elizabeth de croire, que Rome est complaisante pour les Puissances, puisque Rome avait osé excommunier son pére.

Mais le Critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII. que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute, qui soit dans cet extrait de Trevoux, dont l'auteur désavoué & condamné par la plûpart de ses confréres, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.



LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

*D'*AUMALE *était prêt de se rendre maître du camp de Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.*

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris; soulève la Sorbonne; anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du boureau des Magistrats, qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TAndis que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,

La

a) Henri, Comte de Bouchage, frére puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour, qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina, que les Anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frére Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, Duc & Pair & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi: mais un jour ce Prince étant

avec

La Seine avec effroi voit fur fes bords fanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deftin des combats craignait l'incertitude.
A fes deffeins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, fûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions fortirent:
Le fuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briffac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenfeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs fuccès rapides;
Et ce Roi trop fouvent fujet au repentir
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frére *a*) de Joyeufe ofa longtems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paffer tour à tour
Du fiécle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtifan, folitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraffe & la haire.
Du pied des faints Autels arrofés de fes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le fang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait confacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Infpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale *b*),

avec lui fur un balcon, au-deffous duquel beaucoup de peuple était affemblé: (Mon coufin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paraiffent fort aifes de voir enfemble un Apoftat & un Renégat). Cette parole du Roi fit rentrer Joyeufe dans fon couvent, où il mourut.

b) Le Chevalier d'Aumale, frére du Duc d'Aumale, de la maifon de Lorraine, jeune homme impéteux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des forties pendant le fiége de Paris, & infpirait aux habitans fa valeur & fa confiance.

Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne,
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantot à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œuil découvre au loin l'air, la terre, & les flots;
Les Aigles, les Vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Dans un de ces combats de ſa gloire enyvré
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les allarmes,
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes;
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay qui précédait le retour de ſon Maître,
Voyait déja les tours du ſuperbe Paris;
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
„ Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez!
„ Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
„ Vous fuyez, compagnons! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrèter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient:
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient,

Qu'il

Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons fous fes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempète. *
Il vole aux prémiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le fuit, il change les deftins;
La foudre eft dans fes yeux, la mort eft dans fes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreffent;
La victoire revient, les Ligueurs difparaiffent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eft diffipé l'éclat des aftres de la nuit.
C'eft en vain que d'Aumale arrête fur ces rives,
Des fiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De fon front menaçant la terreur les renverfe;
Leur Chef les réunit, la crainte les difperfe.
D'Aumale eft avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,

NOTES.

* *On trouve dans les premiéres éditions ces vers-ci:*

Soudain pareil aux feux, dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courfe imprévue;
Il arrive, il combat, il change les deftins;
La foudre eft dans fes yeux, la mort eft dans fes mains.
Vers fon indigne cloître on voit s'enfuïr Joyeufe.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveufe.
Bouflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,
Refpectez de Henri la valeur invincible:
Mais il tombe déja fous cette main terrible,
Ses beaux yeux font noyés dans l'ombre du trépas,
Et fon fang qui le couvre efface fes apas, &c.

Il y a encore beaucoup de chofes corrigées dans ce chant, & fur-tout la plûpart des comparaifons.

Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si longtems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage,
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'éléve en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la premiére fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoûtumée aux crimes,
Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tiran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:

Il veut que les affauts fuccédent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'efpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux foldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il foutient les travaux, il brave les allarmes :
La peine a fes plaifirs, le péril a fes charmes :
Tous les Chefs font unis, tout fuccéde à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des affiégés tremblans diffipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait brifer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preffant ?
Mayenne a pour foldats un peuple gémiffant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un pére ;
Là, le frére effrayé pleure au tombeau d'un frére :
Chacun plaint le préfent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps allarmé ne peut fe réunir.
On s'affemble, on confulte, on veut fuir ou fe rendre ;
Tous font irréfolus, nul ne veut fe défendre. *
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait fuccéder la peur à la témérité !
  Mayenne en frémiffant voit leur troupe éperdue.
Cent deffeins partageaient fon ame irréfolue,
Quand foudain la Difcorde aborde ce Héros,

Fait

NOTES.

* *Nul ne veut fe défendre.*

Après ce vers, l'édition de 1723. *met les quatre fuivans, qui font beaux, & qui méritaient de refter.*

Où font ces grands guerriers, ces fiers foutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutés, qui font trembler les Rois ?
Paris n'a dans fon fein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des fuplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

Il eft à croire, que l'Auteur les a retranchés, parce qu'il a craint, qu'ils ne fentiffent trop la déclamation.

Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots :
  Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combatre avec audace, & mourir avec joie.
  La Diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble & les allarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes ;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effraïés.
  Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
  Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems Maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois :
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis font ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
  Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,

Un

Un Pontiſe eſt aſſis au trône des Céſars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir. *
Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté ſoûtint leur auſtère vertu,
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrêtien deſire,
Du fond de leur chaumiére ils volaient au martire.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs:
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du Sanctuaire,
Placèrent ſans rougir l'inceſte & l'adultère ;
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,

Sous

NOTES.

* *Et l'encenſoir, &c.*

Il y a dans l'édition de 1723. cinq vers que l'Auteur a ſagement ſuprimés ; les voici cependant :

C'eſt de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître ;
S'explique aux Nations, par la voix du grand-Prêtre :
Là ſon premier diſciple, avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité ;
Mais Rome avait perdu ſa trace Apoſtolique,
Rome depuis ce tems, puiſſante &c.

Sous ces Tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
†) De l'Egliſe & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois; *
Sous l'orgueil impoſant du triple diadème
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt ſur-tout aujourdhui la vertu des Romains.
Sixte *e*) alors était Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique
Au fond du Vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition, Dont

NOTES.

* *Voici les vers curieux, qui étaient dans les éditions de Londres.*

Sous des déhors plus doux la Cour cacha ſes crimes;
La décence y régna, le Conclave eut ſes loix,
La vertu la plus pure y régna quelquefois:
Des Urſins dans nos jours a mérité des temples:
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Egliſe a compté depuis plus de mille ans,
Peu de Paſteurs ſans tache, & beaucoup de Tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'Auteur a retranché avec raiſon cet éloge, dans un Poëme qui ne reſpire que la verité.

†) *Voyez* l'hiſtoire des Papes.

e) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appellait communément l'*Aſne d'Ancone*. On ſçait, avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Dont naquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paraît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours
De la verité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.
 A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux;
Avec un ris malin la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout à coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlais, & ſoudain les Rois humiliés,
Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat *d*) de la France
Eteint

d) On ſait, que pendant les guerres du treiziéme ſiécle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe non ſeulement d'excommunier l'Empereur Fréderic II. mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frére de St. Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frére d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape, une Couronne, ſur laquelle ni lui, ni le St. Pére, n'avaient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur;
C'est lui, qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines, *
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des deserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tirans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,

Sa

NOTES.

* *Dans les premières éditions de Londres.*

Ces monstres à l'instant pénétrent un azile
Où la Religion solitaire, tranquile,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la priére & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions sont bien supérieures.

On connaît ses remontrances célébres sous Louis XI. au sujet de la Pragmatique-Sanction. Celles qu'il fit à Henri III. contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la maison régnante, *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la fortune.
  Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.
Soudain la politique & la discorde impie *
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle léve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toûjours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vètemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
  D'un air insinuant l'adroite politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique;
C'est-là que s'assemblaient ces sages reverés,
Des vérités du Ciel interprétes sacrés,

Qui

NOTES.

* *Les premières éditions de Londres portent:*

Soudain la politique, & la discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains,
Prennent ses vêtemens, & fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite politique
Pénétre au vaste sein de la Sorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obstinés défenseurs, &c.

Qui des peuples Chrêtiens arbitres & modéles ,
A leur culte attachés , à leur Prince fidéles ,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur ,
Toûjours impénétrable aux fléches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flateurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vûe :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le savant enchanté ,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par sa voix , le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide.
Parmi les cris confus , la dispute & le bruit ,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit. *
Alors au nom de tous , un des vieillards s'écrie :
„ L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie ;
„ En nous est cette Eglise , en nous seuls est sa loi ;
„ Nous réprouvons Valois , il n'est plus notre Roi.
„ Sermens *e*) jadis sacrés , nous brisons votre chaîne.

A

NOTES.

* *Il y avait dans les premiéres éditions.*

On brise les liens de cette obéïssance,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La discorde aussi-tôt de sa cruelle main ,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain , &c.

e) Le 17. de Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré , que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité , & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Févre Doyen, & quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre , elle révoqua ce décret, que la tirannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les Ordres

dres

A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je ? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpéres,
Où j'ai vû les Français maſſacrés par leurs fréres ?
C'était vous, Prètres ſaints, qui conduiſiez leurs bras,
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au meme inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;

dres religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maiſon Roïale, ſe retractérent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on retracté ?

L'étendart *f*) de la croix flottait au milieu d'elle ;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mèler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux priéres publiques.
Prètres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe ;
Il ſait, combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la Religion ;
Il connait ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit,
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoye
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joye :
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur ;
Ainſi l'Ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,

Calme

f) Dès qu'Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endoſſérent la cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du poëme déſigne la proceſſion de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

g) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eut que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans ſa petite hiſtoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs Emiſſaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête ſeize des plus

Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
  La Diſcorde *g*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le Dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices *h*).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tirans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éléve en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
  Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Themis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,

 Rien

plus factieux de leur Corps. Les principaux étaient Buſſy le Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyére, Lieutenant particulier, le Commiſſaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Paſſart, & ſurtout Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier dévelopa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai en paſſant que Senaut était pére du Pére Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

h) Les Seize furent longtems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc; (Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.)

Rien n'avait dans ses mains fait pancher sa balance ;
Son Temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.
Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple, & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tirannie & la rebellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connait Rome, l'honore, & la sait réprimer.
Des Tyrans de la Ligue une fiére cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait ; ce vil gladiateur *i*), *

Monté

NOTES.

* *Il y avait dans l'édition de Londres.*

On voiait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
Par qui des citoiens la fortune est réglée :
Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple assez longtems opprimé par vous mêmes,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tirannisé,
Il leur ôte un pouvoir, dont ils ont abusé :

Je

i) Le 16. Janvier 1589. Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand-chambre du Parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au Parlement une requête,

ou

Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée.
„ Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
„ Plébeïens, qui pensez être tuteurs des Rois,
„ Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
„ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
„ Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
„ Obéïssez au peuple, écoutez ses décrets.
„ Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
„ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
„ Ce peuple fut longtems par vous-même abusé;
„ Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
„ Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
„ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
„ Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat
„ Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
„ Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
  Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.

NOTES.

Je vous défens ici d'oser les reconnaitre;
Songez que désormais le peuple est vôtre Maître:
Obéïssez. Ces mots prononcés fiérement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

ou plûtôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeuner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains: Voilà pourquoi on l'appellait le Grand Pénitencier du Parlement.

Bussi plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi. . . .
Alors Harlay se léve, Harlay, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou *k*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années ;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux †) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat :
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?

Les

k) Augustin de Thou II. du nom, oncle de ce célèbre Historien ; il eut la charge du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisayeul du fameux Scarron si connu par ses poësies, & par l'enjouëment de son esprit.

Bayeul étoit oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de *Blancmenil*, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

†) La Bastille.

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson *l*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air fier & content sa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés, des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout le débris, le carnage, & les morts.

l) En 1591. un vendredi 15. Novembre, Barnabé Brisson, homme très-sçavant, & qui faisait les fonctions de premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, Conseiller aux enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer, que Hamilton, curé de Saint Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres, qui servaient d'archers.



LA HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

LEs assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEpendant s'avançaient ces machines mortelles, *
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les

NOTES.

* *Cependant s'avançaient, &c.*

Ce vers dans l'édition de 1723. est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions :

De la Noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex, en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait en marchant, de servir sous nos Rois :
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;
C'est-là, qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Cependant s'avançaient, &c.

Les Seize & leur courroux, Mayenne & fa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche infolence,
Des Docteurs de la Loi les fcandaleux difcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain fecours;
La victoire à grands pas s'approchait fur fes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuiffans fe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caftillan la lenteur ordinaire
Privait les affiégés d'un fecours néceffaire.
Ses foldats dans la France errans de tous côtés,
Sans fecourir Paris, défolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuifée
Pût offrir à fon bras une conquête aifée:
Et l'appui dangereux de fa fauffe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié,
Lorfque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la deftinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, fi ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux féduits la criminelle hiftoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point fur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.

L'Eglife a de tout tems produit des folitaires,
Qui raffemblés entr'eux fous des régles févéres,
Et diftingués en tout du refte des mortels,
Se confacraient à Dieu par des vœux folemnels.
Les uns font demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceffible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pû fervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceffaires,
Ont éclairé l'Eglife, ont monté dans les chaires;
Mais fouvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le fiécle, ils en ont pris les mœurs.

Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un païs s'eſt plaint de leurs intrigues :
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vû longtems leur gloire en Eſpagne établie ;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout à coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,
Cet Ordre reſpecté fleuriſſait dans la France,
Protegé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément *a*) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit, que tout ſouillé de cendre & de pouſſiére,
Un jour il prononça cette horrible priére :
Dieu qui venges l'Egliſe & punis les Tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ;
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver.
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſére ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colére.
Viens, des Cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,

Viens,

a) Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtriſe lorſqu'il commit ce parricide.

Viens, defcens, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrafe à nos yeux leur facrilège armée,
Que les Chefs, les foldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparfe au gré des vents;
Et que fauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout fanglans t'adreffent leurs Cantiques.
La Difcorde attentive en traverfant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux Enfers. *
Elle améne à l'inftant de ces Royaumes fombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME eft fon horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans fon fein, l'embraffe & le déchire.
C'eft lui qui dans Raba, fur les bords de l'Arnon b)
Guidait les defcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des méres gémiffantes

Of-

NOTES.

* *Après ce vers on lit dans l'édition de 1723. les dix vers fuivans :*

Les Enfers font émus de ces accens funèbres;
Un monftre en ce moment fort du fond des ténébres,
Monftre, qui de l'abime & de fes noirs Démons,
Réunit dans fon fein la rage & les poifons;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, fait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de fes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'eft lui, qui fous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enfeigne l'injuftice.

b) Païs des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flammes au fon des tambours & des trompettes; en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient fous le nom de Moloc.

Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutâtes c) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrêtiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs Chrêtiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte d) turbulente, *
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancètres.
Toujours il revêtait dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:

Mais

NOTES.

* *Il y avait dans la première édition de Londres.*

Dans Londre il inspira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires:

c) Teutâtes était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr, que ce fût le même que Mercure; mais il est constant, qu'on lui sacrifiait des hommes.

d) Les Entousiastes, qui étaient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

e) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589. une relation du martyre de frére Jacques Clément, dans laquelle on assu-

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guife & la taille & les traits,
De ce fuperbe Guife, en qui l'on vit paraître
Le Tiran de l'Etat, & le Roi de fon Maître,
Et qui toujours puiffant même après fon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un cafque redoutable il a chargé fa tête :
Un glaive eft dans fa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eft percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maffacré dans Blois,
Et la voix de fon fang qui coule en abondance,
Semble accufer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verfe le fommeil,
Il vint trouver Clément au fond de fa retraite.
La fuperftition, la cabale inquiéte,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à fa porte, & l'ouvrent à l'inftant.
Il *e*) entre, & d'une voix majeftueufe & fiére,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priére ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuiffans ?
Au Dieu que fert la Ligue, il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith *f*) autrefois pour fauver fon païs,
N'eût offert à fon Dieu que des pleurs & des cris :

Si

affurait, qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit fe trouve dans la Satyre MENIPPE'E.

f) Frére Jacques Clément étant déja à Saint-Clou, quelques perfonnes qui fe défiaient de lui, l'épiérent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond fommeil, fon brèviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée. . . .
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je? Il le commande; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France;
Et ſi de ces deux Rois tes Citoyens ſauvés,
Te pouvaient. . . . mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu, qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé le jeune ſolitaire
Des intérets des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paiſible bonheur.

Il

Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses g) sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrètiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs péres,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs fréres ;
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrètien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs ;
Le crime a ses Héros, l'erreur a ses martyrs: *
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.
Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,

Voit

NOTES.

* *Il y a dans la première édition de Londres :*

On ne distingue point le vrai zèle & le faux,
Comme la vérité l'erreur a ses Héros.

g) Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse au plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même tems le sacrilège effort
Sur cet évenement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis *h*) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éléve un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées, *

Dans

NOTES.

* *L'Edition de* 1723. *met ainsi ce vers & les suivans :*

Là sont les instrumens de ces sombres mistères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères;
Des vases pleins de sang & de serpens affreux,

Le

h) Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève sous

Dans des vafes de fang leurs pointes font plongées ;
Appareil menaçant de leur myftère affreux.
Le Prêtre de ce Temple eft un de ces Hébreux,
Qui profcrits fur la terre, & citoiens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de fuperftitions
Ont rempli dès longtems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce facrifice impie.
Leurs parricides bras fe lavent dans le fang,
De Valois fur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri fous leurs pieds ils renverfent l'image ;
Et penfent *i*) que la mort fidéle à leur courroux,
Va tranfmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu *k*) joint cependant la priére au blafphème :

NOTES.

Le Prêtre de ce temple eft un de ces Hébreux ;
Qui profcrits fur la terre, & citoiens du monde ;
Vont porter en tous lieux leur misère profonde, &c.

Mais il eft aifé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci font beaucoup plus parfaits.

fous Henri III. pour *forcellerie*, accufa douze cens perfonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ftupidité étaient pouffées fi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcifmes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes affez fots pour fe croire magiciens, & des Juges fuperftitieux, qui les puniffaient de bonne foi comme tels.

i) Plufieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréfentaient Henri III. & le Roi de Navarre : ils les mettaient fur l'autel, les perçaient pendant la Meffe quarante jours confécutifs, & le quarantiéme jour les perçaient au cœur.

k) C'était pour l'ordinaire des Juifs, que l'on fe fervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne fuperftition vient des fecrets de la cabale dont les Juifs fe

Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même;
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des Enfers.
Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du prètre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophétes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus *l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer:
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre,
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.

Dieu

ſe diſaient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres employèrent des Juifs à ces prétendus ſortiléges.

l) Ateius, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant des Divinités Infernales.

Dieu du haut de ſon trône avait compté ſes jours,
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendait ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime :
Clément au camp Royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi ;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve longtems ;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère.
Il ſubit ſans allarme un examen ſevère ;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité ;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux :
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups,
Et le menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois ;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlay *n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle

m) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été Sécretaire d'Etat ſous Henri III. & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon.

n) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu, ſi la lettre était contrefaite ou non ; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance ; & c'eſt ce qui me fairait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait ſurpriſe au P. P. de Harlay; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue.

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiére, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les Cieux d'un ſi prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin:
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe:
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon.
Déja Valois touchait à ſon heure derniére,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumiére;
Ses courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,

D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincéres, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient au lieu du Roi leur fortune paſſée.
 Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié,
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié;
Ce Héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.
 Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes,
L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi,
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû,
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu:
Mais ſongez, que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel.
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiſſant génie,
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups,
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte Ciel! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez!... à ces mots l'impitoyable mort

Vient *o*) fondre sur sa tête & termine son sort.
Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
Les travaux sont cessés, les Temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leur têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. *
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,

A

NOTES.

** Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de* 1751. *les vers suivants, qui terminaient le chant.*

Insensés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas;
Ils devaient bien plutot, prévoïant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce Héros, qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du Trône allait les foudroier.
Le Sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau & celui de la présente édition.

o) Henri III. mourut de sa blessure le 3. d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frére la résolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la St. Barthelemi.

A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux ?
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais Citoïens que zèlés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des Rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que longtems la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître,
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
  Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des Héros de mon ſang me rendra l'héritage ;
Les Pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; & bientôt il s'aprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.



LA HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la ville; l'assemblée des Etats se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de St. Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix:
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos ayeux les augustes decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée *a*),
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.

Ils

a) Comme on a plus d'égard dans un poëme epique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement

Ils penſaient à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs deſſeins:
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un Maître.
Bientôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Iberie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miſères publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tiranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs;
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les ſages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré,
Près de lui pour Mayenne un Dais eſt préparé.
Sous ce Dais on liſait ces mots épouvantables:
„ Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
„ Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'aſſemble, & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux,
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare,

Qu'il

ment après la mort d'Henri III. les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Qu'il eſt tems que les Lys rampent ſous la Thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument *b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encore à ſa vaſte puiſſance,
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier *c*) ſe léve, & demande audience,
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vû par ſa mâle conſtance
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il éleve ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, *
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.

Ainſi

* *On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.*

b) L'Inquisition, que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

c) Potier de Blanc-Mény, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatriéme & cinquiéme chant.

Il demanda publiquement au Duc

Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frapé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.
„ Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
„ Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
„ Et je le choisirais si je pouvais choisir.
„ Mais nous avons nos loix, & ce Héros insigne,
„ S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
„ Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
„ Je vous estime assez pour oser contre vous,
„ Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
„ En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
„ La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„ Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
„ Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
„ Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
„ Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;
„ S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
„ Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
„ Périsse avec Valois votre juste colére,
„ Bourbon n'a point versé le sang de votre frére.
„ Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
„ Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
„ Mais j'entens le murmure, & la clameur publique.
„ J'entens ces noms affreux de relaps, d'hérétique :

Je

Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV.) Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

„ Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés ,
„ Qui le fer à la main . . . . Malheureux, arrêtez :
„ Quelle loi, quel exemple, ou plûtôt quelle rage
„ Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
„ Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens ,
„ Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
„ Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire,
„ Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire.
„ Il fait dans toute secte honorer les vertus ,
„ Respecter votre culte, & même vos abus.
„ Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes ,
„ Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
„ Comme un Roi,comme un pére, il vient vous gouverner:
„ Et plus Chrêtien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être ?
„ Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître ?
„ Infidèles Pasteurs, indignes Citoïens!
„ Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrêtiens ,
„ Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre ,
„ Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre ,
„ Expiraient sans se plaindre , & sur les échafauts
„ Sanglans, percés de coups , bénissaient leurs bourreaux !
„ Eux seuls étaient Chrêtiens,je n'en connais point d'autres.
„ Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.
„ Et Dieu , que vous peignez implacable & jaloux ,
„ S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous.
A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité ,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées ,
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus ,
Aux armes, Citoïens , ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussiére ,
Du Soleil dans les champs dérobaient la lumiére.

Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échapés ſur la terre,
Précedés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts,
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendarts:
Il inſulte à grand cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.

Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourdhui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,

Etaient

Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le dévance.
Le fer avec le feu volé de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
    Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces *d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé:
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
    Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs:
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Ce

d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II. qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la premiére fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

Ce font là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes,
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes:
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre *
Comme un fléau du Ciel affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître, & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts:
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent:
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lys les enſeignes flotantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,

Ils

NOTES.

* *Il y avait dans les dernières editions:*

D'un œil ferme & ſtoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un chatiment affreux des crimes de la terre.

Mais l'Auteur a préferé l'autre leçon: la rime eſt moins riche, mais le ſens eſt plus fort; & en ce cas, il n'y a pas à balancer.

Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des Lys l'étendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la premiére fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux,

Où

Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle ?
Longtems Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des Vallons les Nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux :
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les Cieux ;
Détache les rochers du panchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuïans dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,

Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les aîles des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles:
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton païs, mes Temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde:
O fatal habitant de l'inviſible monde! *

Que

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde!
Répond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abîme, ou deſcens-tu des Cieux?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre?

Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je ſuis cet heureux Roi que la France révére,
Le pére des Bourbons, ton protecteur, ton pére:
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime:
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joye.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon pére échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoïens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte ſa tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le pére des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille:
Français, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoïens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumiére,
Après avoir rempli ſa brulante carriére,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chène aſſis dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, *e*) tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vû l'œil du jour.

e) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'Etat les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le Secretaire d'Etat *le Blanc* était priſonnier dans ce chateau, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.



LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS *transporte Henri IV. en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa Postérité, & les Grands-Hommes, que la France doit produire.*

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie, *
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bien-faisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps

NOTES.

* *Tout le commencement de ce chant est entiérement différent dans l'édition de* 1723. *le voici:*

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
Un silence profond régnait dans l'Univers:
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes;
Un Héros descendu de la voute des Cieux,
Ministre de Dieu même aparut à ses yeux:
C'était ce saint Guerrier, qui loin du bord Celtique,

Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts ;
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos déſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs :
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidéle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui.
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle,
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrètent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils,

Tout

NOTES.

Alla vaincre & mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le pére des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadême,
Au front du nouveau Prince, il le poſa lui-même :
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour pére, & devenez mon fils.
La vertu qui toûjours vous guida ſur ma trace ;
Du tems qui nous ſépare a raproché l'eſpace ;
Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis,
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce Sceptre, mon Fils, ne doit point vous ſuffire ;
Poſſédez ma ſageſſe, ainſi que mon Empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile ;

Des

Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vai te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiére,
Des Cieux en un moment traverſent la carriére.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée
Dans un céleſte char de flamme environné,

NOTES.

Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux,
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, vôtre vertu guerriére,
Comme ſous ſon apui marcher à ſa lumiére!
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans!
Que vous éprouverez des foibleſſes honteuſes!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes!
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France aprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumiére,
Des Cieux en un moment pénétrer la carriére;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviſer les airs.

L'emporta loin des bords de ce globe étonné. *
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiére;
Il donne en se montrant la vie à la matiére,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flotans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course *a*), & s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

Au-

NOTES.

* *On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.*

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Dispose l'Eternel au premier jour du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux;
C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,
Ces esprits immortels, enfans de son essence,
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées,
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein.
D'une course rapide, elles volent soudain,
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorsque les Aquilons messagers des hivers
Ramènent la froidure; & sifflent dans les airs.

a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer, & s'éviter.

Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matiére nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des mondes ſans fin;
Dans cet abime immenſe il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide.
  C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide,
C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiére à jamais dégagées.
  Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.
  La mort auprès de lui, fille affreuſe du tems,
De ce triſte univers conduit les habitans.
Elle améne à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre *b*) encor aveugles ſectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hiperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vûe inquiéte,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophéte.
Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,

b) En Perſe les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui parait moins folle, que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une image du Créateur.

Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens. *
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
„ Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
„ Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
„ Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
„ Pourrait-il les juger tel qu'un injuste Maître,
„ Sur la Loi des Chrêtiens qu'ils n'avaient pu connaître?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
„ Par-

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de 1727. après ces vers:*

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans chatiment restent sans récompense;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste Maître,
Sur les chrétiennes Loix, qu'ils n'ont point pû connaître;
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple Loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici-bas, sa fille & nôtre mére,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
Mais pure en nôtre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée;
Elle pleure, & ses cris, que nous n'entendons pas;
S'élévent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes, & dans la nôtre, est fort supérieur à tous ces morceaux.

„ Partout il nous inſtruit, partout il parle à nous ;
„ Il grave en tous les cœurs la Loi de la nature,
„ Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
„ Sur cette Loi, ſans doute, il juge les Payens,
„ Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrètiens.
Tandis que du Héros la raiſon confondue
Portait ſur ce myſtère une indiſcrette vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la Terre.
Le chœur des immortels ſe tut pour l'écouter ;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux, quand ſon Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique Cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuſe mort, & la confuſion
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ; & quels feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels goufres enflammés s'entrouvrent ſous mes pas !
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creuſé par la juſtice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.

Ils

Ils marchent auſſitôt aux portes des Enfers *c*). *
Là git la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plaît & s'admire.
La faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, & détruit les vertus.

L'ambi-

NOTES.

* *Au lieu de ce vers, & des onze vers ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de* 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le déſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage.
Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutot dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache & s'humilie;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſiffler les ſerpens, & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le menſonge, & ſurtout ſa ſœur l'hipocriſie,
Qui les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage & ſon venin,
Le faux zèle éclatant, &c.

Et s'il m'eſt permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, ſoit dans les éditions de Londres, ſoit dans celles de 1737. & 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer, on verra ſi Mr. L'Englet ne ſe trompe pas.

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il était dans la Théologie Payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

L'ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée ;
La tendre hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur.)
Le faux zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, pére de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces Tyrans effrenés
A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, diſaient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit ?
Le Héros au milieu de ces Eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas : Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
L'aſſaſſin de Valois ! Ce monſtre devant moi,
Mon pére ! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels ;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue *d*),
Ici dans les tourmens l'Enfer les déſavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus ſévéres loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,

Ceux

d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV. il vit un bourgeois portant un hauſſe-col ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagéres,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flateurs mercenaires,
De qui la complaiſance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écraſe ;
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres :
Il remarque ſurtout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchéres,
L'ineſtimable prix des vertus de nos péres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, *

Qui

NOTES.

* *Etes vous en ces lieux, &c.*

Au lieu de ce vers & des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres, que l'on lit dans l'édition de 1723.

Le ſujet revolté, le lâche adulateur,
Le Juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux-mêmes, qui nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe,
Ceux, qui livrés ſans crainte à des panchans flateurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Qui livrés aux plaifirs, & couchés fur les fleurs,
Sans fiel & fans fierté couliez dans la pareffe
Vos inutiles jours filés par la molleffe;
Avec les fcélérats feriez-vous confondus,
Vous, mortels bien-faifans; vous, amis des vertus,
Qui par un feul moment de doute ou de faibleffe,
Avez feché le fruit de trente ans de fageffe?
Le généreux Henri ne put cacher fes pleurs.
Ah! s'il eft vrai, dit-il, qu'en ce féjour d'horreurs,
La race des humains foit en foule engloutie,
Si les jours paffagers d'une fi trifte vie
D'un éternel tourment font fuivis fans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le fein de leur mére,
Où fi ce Dieu du moins, ce grand Dieu fi févére,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui défobéir!
Ne crois point, dit Louis, que ces triftes victimes
Souffrent des châtimens qui furpaffent leurs crimes,
Ni que ce jufte Dieu, Créateur des humains,

Se

NOTES.

Et dans celle de 1737. voici comme ces derniers vers font tournés :

Il eft, il eft auffi dans ce lieu de douleurs;
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Des foules de mortels noïés dans la molleffe,
Qu'entraina le plaifir, qu'endormit la pareffe, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle févérité l'Auteur a revu fon ouvrage; c'eft ainfi que doit en ufer quiconque travaille pour la poftérité.

Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans :
Mais ici c'eſt un pére, il punit ſes enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui *e*).
Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûe
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue ;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais ſages,
Là ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des fréres.
Le ſage Louis *f*) douze, au milieu de ces Rois,

S'élé-

e) On peut entendre par cet endroit les fautes venielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

f) Louis XII. eſt le ſeul Roi, qui ait eu le ſurnom de Pére du peuple.

S'éléve comme un cédre, & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise *g*) est à ses pieds; ce Ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits;
Revenez heureux tems sous un autre Louis.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille *h*), Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin *i*), le destructeur & le vengeur des Rois;
Le vertueux Bayard *k*), & vous brave Amazone *l*),

g) Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (Mezeray, grande histoire.)

h) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue Guy de la Trimouille, surnommé le vaillant, qui portait l'Oriflâme, & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

Clisson, (le Connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) Guesclin, (le Connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V. conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

k) Bayard, (Pierre du Terrail surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I. Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523. à la retraite de Rebec en Italie.

l) Jeanne d'Arc, (connue sous

La honte des Anglais, & le ſoutien du trône. *
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chére.
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur mére:
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité:
Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il diſait ces mots d'une voix gémiſſante,

Le

N O T E S.

* *L'Edition de* 1723. *met ici une longue ſuite de vers, que l'Auteur a ſupprimés dans les autres éditions; les voici donc.*

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnait ſon fils:
Le Héros attendri tombe aux pieds de ſon Pére,
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chére,
Trois fois ſon Pére échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits;
Tous les Héros en foule accouraient à ſa voix;
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint Guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il, au Temple des Deſtins;
Avançons, il eſt tems de vous faire connaitre
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naitre.
De ce Temple déja vous voïez les remparts,
Et ſes portes d'airain, &c.

ſous le nom de la Pucelle d'Orléans,) ſervante d'hotellerie, née au village de Dontremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiégne en 1430. conduite à Rouen, jugée comme ſorciére par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
  Le tems, d'une aile prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux, deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaiſirs :
On voit la liberté, cette eſclave ſi fiére,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniére.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer ;
A ſes ſuprêmes Loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéïſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des loix.
  Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace :
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
  Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe ?
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des ſiécles à venir ces vivantes images,

Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Approchons-nous, le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoutiendra longtems la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibére,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pére.
Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre;
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami:
L'un *m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés:

Enfin

m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Roïaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernait; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours malgré ſes ennemis & même malgré le Roi, qui était dégouté de lui.

Enfin par leurs efforts, ou par leur induftrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiffant qu'eux, moins vafte en tes deffeins,
Toi dans le fecond rang le premier des humains,
Colbert; c'eft fur tes pas que l'heureufe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaicteur de ce peuple ardent à t'outrager, †)
En le rendant heureux tu fauras t'en venger.
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blafphême.
Ciel! quel pompeux amas d'efclaves à genoux
Eft aux pieds de ce Roi ††) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels refpects! jamais Roi dans la France,
N'accoûtuma fon peuple à tant d'obéïffance:
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverfes,
Trop fier dans fes fuccès, mais ferme en fes traverfes;
De vingt peuples ligués bravant feul tout l'effort,
Admirable en fa vie, & plus grand dans fa mort.
Siécle heureux de Louis, fiécle que la nature
De fes plus beaux préfens doit combler fans mefure,
C'eft toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter fes regards;
Les Mufes à jamais y fixent leur empire,
La toile eft animée, & le marbre refpire.
Quels fages *n*) raffemblés dans ces auguftes lieux,
Mefurent l'univers, & lifent dans les Cieux!

†) Le peuple, ce monftre féroce & aveugle, déteftait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer fon corps; mais la voix des gens fenfés, qui prévaut à la longue, a rendu fa mémoire à jamais chére & refpectable.

††) Louis XIV.

n) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires font eftimés dans toute l'Europe.

Et dans la nuit obscure apportant la lumiére,
Sondent les profondeurs de la nature entiére !
L'erreur présomtueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé *o*) paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat *p*) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.

Vauban

o) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems ; tous deux ont gagné de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain, que Mr. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel était le plus Grand-Homme.

p) Le Maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoïait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'aïant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'aïant jamais démenti un moment son caractère de modération.

Vauban *q*) fur un rempart un compas à la main, *
Rit du bruit impuiffant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg *r*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars *s*),

Dif-

NOTES.

* *Il y avait dans les précédentes éditions.*

Ce Héros dont la main rafermit nos remparts,
C'eft Vauban, c'eft l'ami des vertus & des arts.

q) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur, qui ait jamais été, a fait fortifier felon fa nouvelle maniére, 300. places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53. fiéges, & s'eft trouvé à 140. actions. Il a laiffé 12. volumes manufcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perfonne, en faifant fervir les Mathématiques à l'avantage de fa Patrie.

r) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Caffel, fous les ordres de MONSIEUR, frére de Louis XIV. & remporta en Chef les fameufes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baftille, & reçut mille dégouts des Miniftres.

s) On s'était propofé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eft écarté de cette régle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocftet. Il eft à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où fe pofta depuis le Duc de Marlboroug, lorfqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du fecond Hocftet, fi fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameufe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut bleffé.

Enfin en 1712. lorfque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait, fi Louis XIV. quitterait Verfailles, le Maréchal de Villars battit le Prin-

Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire améne,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugéne.
Quel est ce jeune Prince †), en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagére, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son régne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils ; il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mére & le fils !
Un faible rejetton ††) sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.

O toi,

ce Eugéne à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du Roi, avec le même Prince Eugéne, Plénipotentiaire de l'Empereur.

†) Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

††) Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

O toi, prudent Fleury, veille fur fon enfance, *
Conduiş fes premiers pas, cultive fous tes yeux
Du plus pur de mon fang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eft, inftruis-le à fe connaître :
Qu'il fache qu'il eft homme, en voyant qu'il eft Maître ;

Qu'ai-

N O T E S.

* *Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le fuivent, voici ce que met l'édition de* 1723.

De l'Empire Français douce & frêle efpérance :
O vous, qui gouvernez les jours de fon enfance ;
Vous, Villeroi, Fleuri, confervez fous nos yeux,
Du plus pur de mon fang le dépôt précieux,
Conduifez par la main fon enfance docile,
Le fentier des vertus à cet âge eft facile :
Age heureux, où fon cœur, exempt de paffion
N'a point du vice encor reçu l'impreffion ;
Où d'une Cour trompeufe, ardente à nous féduire,
Le fouffle empoifonné ne peut encor lui nuire ;
Age heureux, où lui même ignorant fon pouvoir,
Vit tranquile & foumis aux régles du devoir.
Qu'au fortir de l'enfance il puiffe fe connaître,
Qu'il fonge qu'il eft homme, en voïant qu'il eft Maître ;
Qu'attentif aux befoins des Peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
Aux fervices rendus leur jufte récompenfe ;
Qu'il ne permette pas, qu'un Miniftre infolent
Change fon régne aimable en un joug accablant :
Que la fimple vertu, de foutiens dépourvue,
Par fes fages bienfaits foit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il cheriffe les Loix,
Bien pur, préfent du Ciel, & peu connu des Rois ;
Et que digne en effet de la grandeur fuprême,
Il imite s'il peut Henri IV. & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'eft pas moins bien que ce qu'il a mis en fa place.

Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux :
Apprens-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprens ſous lui ta majeſté premiére,
Perce la triſte nuit, qui couvrait ta lumiére ;
Que les arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'apelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
†) Un héros, que de loin pourſuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés,
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquile.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître: *
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerriére
De l'aigle des Germains briſait la tête altiére.
O mon pére ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ?

Tout

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaſte génie ;

C'était là une vérité dure.

†) Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Roïaume.

Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau :
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois :
C'eſt un de nos neveux, qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Moderez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître :
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes Fils !
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques *t*),
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſèrent.
L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté Sainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eût ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiére,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiére.

t) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.



LA

LA

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DEs Etats dans Paris la confuse assemblée *
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé par leurs decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce

NOTES.

* *Voici le commencement de ce chant dans l'édition de* 1723.

Paris toujours injuste, & toujours furieux;
De la mort de son Roi rendait graces aux Cieux.
Le Peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance;
Mais Philippe, au recit de la mort de Valois,
Tremble dans ses Etats pour la premiére fois;
Il voiait des Bourbons les forces réunies;
Du Trône sous leurs pas les routes applanies;

Un

Ce *a*) Lieutenant fans Chef, ce Roi fans diadème,
Toujours dans fon parti garde un pouvoir fuprême.
Un peuple obéiffant, dont il fe dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel efpoir, au Confeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de fa querelle;
Les Lorrains *b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconftant Joyeufe *c*), & Saint-Paul, & Briffac:

Ils

NOTES.

Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Inftruit par le travail & par l'adverfité;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France:
Il crut qu'il était tems d'envoïer un fecours
Demandé fi longtems, & différé toujours.
Des rives de l'Efcaut fur les bords de la Seine
Le malheureux Egmont vint fe joindre à Mayenne.

Prefque tous ces vers font retranchés dans les autres éditions.

(*a*) Il fe fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Roïaume de France.

b) Les Lorrains. Le Chevalier d'Aumale dont il eft fi fouvent parlé, & fon frére le Duc, étaient de la maifon de Lorraine.

Charles-Emmanuel, Duc de Nemours, frére uterin du Duc de Mayenne.

La Chatre était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards, qui fe feraient un jour légitimer aux dépens de leur pére. En effet la Châtre fit fa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

c) Joyeuse eft le même, dont il eft parlé au quatriéme chant, remarque *a*).

Saint-Paul, foldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guife, fils du Balafré.

Brissac s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avait dit, qu'il n'était bon ni fur terre, ni fur mer. Il négocia depuis fecrettement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Paris moyennant le bâton de Maréchal de France.

Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûe:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe léve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi longtems, & differé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie,
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont *d*) ce guerrier obſtiné,

Ce

d) Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le Prince de Horn. Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II. Roi d'Eſpagne, fut envoié au ſecours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cent

Ce fils ambitieux d'un pére infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son pére qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche & guerrier téméraire,
Baisa long-tems la main qui fit périr son pére,
Servit par politique aux maux de son pais,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoïait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Raporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace !
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'Etat ! *
Près des bords de *e*) l'Iton & des rives de l'Eure,

Est

NOTES.

* *Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de* 1723., *& qu'on doit restituer.*

Henri loin des remparts de la ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivri conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

NB. *L'Auteur les a retranchés afin que ces mot* loin des remparts *ne nuisissent pas à l'unité de lieu.*

cent lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son pére : (Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritait la mort, c'était un rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature: *
La guerre avait long-tems reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphirs embelliſſaient ces bords.
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité,
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La déſolation partout marche avant eux,
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent,
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;

S'il

NOTES.

* *Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de* 1723. *dont la plûpart ſont changés dans les autres éditions.*

Là ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos;
Là les Nimphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphirs habitaient ſur ces bords,
Cerès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cerès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent;
Dans le fond des forêts les Nimphes ſe cachèrent;
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foïer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix :
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont *f*), qui ſous cinq Rois avait porté les armes ;
Biron *g*) dont le ſeul nom répandait les allarmes ;
Et ſon fils *h*) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis . . . mais alors il était vertueux.
Sully *i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,

f) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritiére de l'ancienne maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand-Maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de reſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : (Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron, ce que devait faire le Roi). Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au ſiége d'Epernai.

h) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui ſervirent à l'échafaut.

i) RONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des finances, grand-Maître de l'artillerie, fait Maréchal de France après la mort d'Henri IV. reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conſeillé à Henri III. de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix.

Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime.
Turenne *k*), qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. *
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiére,

Paraît

NOTES.

* *On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.*

Sanci, brave Guerrier, Ministre, Magistrat,
Estimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes;
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine,
Mornai, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissaient Givri, Noailles & Feuquiéres,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguiéres, &c.

La

Ces vers méritent d'être conservés.

Grillon était surnommé le Brave. Il offrit à Henri III. de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Grillon, qu'Henri le Grand écrivit, (Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.)

k) Henri de la Tour d'Orliegues, Vicomte de Turenne, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Féderic Maurice, Duc de Bouillon son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinqmars contre Louis XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, & moins de puissance.

Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangére.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fiére Maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille *l*), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières *m*);
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du Roi lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
  Mayenne en ce moment, inquiet, abatu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des présentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce Héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
  D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,

l) Claude, Duc de la Trimouille, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquiéres & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échapé du sein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe,
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déja de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence,
„ Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi *n*),
„ Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
„ Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
„ Ce pannache éclatant qui flotte sur ma tête ;
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas

Déja

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri IV. à la journée d'Ivry: (Ralliez-vous à mon pannache blanc; vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.)

Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme o) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.
On se mèle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frére en fuyant meurt de la main d'un frére.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay p) le suit, toujours calme & serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie: *
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrigie

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de 1727. & les autres:*

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie:
Voïez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie;
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté,
D'Aumale vient à nous; marchons de ce côté;
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte,

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

o) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que longtems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premiéres bayonnettes.

p) Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

De la terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels,
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces puiſſances des Cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin,
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps,
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée:
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomptée,
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle;
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups ménaçans,
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans, *
Qui dans cette journée illuſtre & meurtriére,
Commençait des combats la fatale carriére;

D'un

* *Cette épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premiéres éditions.*

D'un tendre himen à peine il goutait les appas,
Favori des amours, il ſortait de leurs bras;
Honteux de n'ètre encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il volait aux allarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit en pleurant d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerriére,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſiére,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frapent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues:
Comme en un Ciel brulant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent:
Mais loin de leurs courſiers par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal çimeterre.
La Diſcorde accourut, le Démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante étaient à ſes côtés:
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités;
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas,
Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle;

Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiére,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiére.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô deſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas ! c'était ſon fils.
Le pére infortuné les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le Soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue,
Eſt-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Pére, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,

Puiſſe

Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs péres !
   Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiére,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiére :
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. *

Le

NOTES.

* *L'édition de 1727. porte ce qui ſuit :*

Que vois-je ? c'eſt ton Roi, qui vole à ton ſecours ;
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le ſait, il y vole, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître févére,
Qui fouffre qu'on afpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'infléxible orgueil
Croit le fang d'un fujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié fentit les nobles flâmes :
Amitié, don du Ciel, plaifir des grandes ames,
Amitié ! que les Rois, ces illuftres ingrats,
Sont affez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le fecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend fon bras plus puiffant, & fon vol plus rapide.
Biron q) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'afpect de fon Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à fa voix les reftes de fa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie ;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces foldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; fonge du moins à lui refter fidelle.
Un bruit affreux s'entend. La Difcorde cruelle
Aux vertus du Héros oppofant fes fureurs,
Dune rage nouvelle embrafe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & fa bouche fatale
Fait retentir au loin fa trompette infernale.
Par ces fons trop connus d'Aumale eft excité,
Auffi prompt que le trait dans les airs emporté ;
Il cherchait le Héros, fur lui feul il s'élance ;

Des

NOTES.

Il arrive, il parait comme un Dieu ménaçant ;
D'Aumale à fon afpect, recule en frémiffant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

q) Le Duc de Biron fut bleffé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaife, qu'Henri le Grand lui fauva la vie. (On a tranfporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aifément déplacé.)

Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forèts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnâge,
Pressent un sanglier, en raniment la rage,
Ignorans le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle;
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux. *
Longtems cet étranger trompé par son courage,

Avait

NOTES.

* *Voici les vers, qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de* 1723.

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du Tyran, qui fit périr son Pére;
Malheureux il n'osait sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son pére & sa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber soudain;
Le fer étincelant, &c.

Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui.
Que la nature entiére attentive à sa gloire
Par la voix du tonnere annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphait déja d'avoir versé son sang.
Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder sa blessure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pére excita ses remords. *

Espa-

NOTES.

* *Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux.*

Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance;
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.

Ca

Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fiére,
Sa mort anéantit votre vertu guerriére,
Pour la premiére fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les génoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,

Voit

NOTES.

Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie;
La Ligue en pâliſſait, la guerre était finie;
Mais d'Aumale & St. Paul accourent à l'inſtant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je? au moment même une main inconnue,
Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévuë;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux;
Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats ſanglants, aux rives de Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les Dieux.

Mais ce que l'Auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

Voit d'un œil aſſûré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamans, la fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris ;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu domter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.
Mayenne cependant, par une fuite promte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent:
Les mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échapés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en ſa préſence,
Attendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,

Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur. *
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le tranquille vainqueur a cessé le carnage,
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête & console la terre.
Sur ce front ménaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.

Ceux

NOTES.

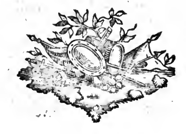
* *Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de* 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre & non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu, qui doit vous désarmer ;
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage.
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, &c.

Ceux à qui la lumiére était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pére attentif il étendait ses soins.
Du vrai comme du faux la promte messagére,
Qui s'accroit dans sa course, & d'une aîle légére,
Plus promte que le tems vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers ;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De sa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidelles Ligueurs !
O Citoïens trompés, & vous, Prètres trompeurs !
De quels cris douloureux vos Temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer :
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de soins la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,

De

De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amolir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourdhui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait palir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



L A
HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DEscription du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame D'ESTRE'E, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.*

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'éléve un vieux Palais *a*) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.

Par-

a) Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scéne, comme on a mis à Rome la demeure de la politique ; parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

Partout on voit meurir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons. *
L'Homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bien-faiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.

NOTES.

* *Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de* 1723. *ceux que voici :*

Dans ces climats charmants habite l'indolence,
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux,
Leurs corps appéſantis qu'énerve le repos;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La molleſſe entretient un ſilence paiſible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un sejour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre, *
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant partout ses trompeuses douceurs,

Anime

NOTES.

* *Voici comme l'édition de 1723. a mis ces deux vers:*

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre
Porte en sa faible main les destins de la terre.

Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits,
La Diſcorde ſoudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang & les yeux enflammés:
Mon frére, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendarts, flotans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire, & mon Trône eſt en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuïant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préferer Cléopatre à l'Empire du monde.
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers,

Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers,
Va du mirte amoureux ceindre ſa tête altiére;
Endors entre tes bras ſon audace guerriére.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien,
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton régne eſt le mien.
Ainſi parlait ce monſtre, & la voute tremblante
Répétait les accens de ſa voix effraïante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées.
Il fend des vaſtes Cieux les voutes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs français ſur l'aile des zéphirs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximois, & les champs où fut Troie. *
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe *b*),

Azile

NOTES.

* *L'Edition de 1723. met ainſi ce vers:*

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

b) Vaucluse, *Vallisclauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon, qu'on appelle la maiſon de Petrarque.

Azile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Petrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui même en ordonna la superbe structure.
Par ses adraites mains avec art enlassés,
Les chiffres de Diane *c*) y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mèlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre ;
Mille jeunes guerriers à travers les guerêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vûe une joie inhumaine
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons à ses ordres fidéles,
Dans les Cieux obscurcis ont déploïé leurs aîles ;
La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour ;
La nature en gémit, & reconnait l'Amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide :
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.

c) ANET fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagére,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un chateau, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon pére,
Qui fidéle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Eſtrée *d*) était ſon nom; la main de la nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas, *
La coupable beauté qui trahit Menelas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle *e*) qui des Romains avait dompté le Maître,

Lorſ-

NOTES.

* *Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de* 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les Cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.

d) GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en païſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiſtoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princeſſe de Conti.

e) CLEOPATRE allant à Tarſe, où Antoine l'avait mandée, fit ce voïage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopatre était habillée, comme on repréſentait alors la Déeſſe Vénus; ſes femmes repréſentaient les nymphes & les graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cidnus, au ſon de

mille

Lorfque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenfoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paffions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en fon printems à la rofe nouvelle,
Qui renferme en naiffant fa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréfors de fon fein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ferein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la furprendre,
Sous un nom fuppofé vient près d'elle fe rendre;
Il paraît fans flambeau, fans fléches, fans carquois,
Il prend d'un fimple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, fur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliffait dans fon cœur, en lui difant ces mots,
Un défir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiffait en la voyant fi belle;
Que n'efpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du Monarque il conduifit fes pas. *

L'art

NOTES.

* *Voici ce que met l'édition de* 1723. *au lieu de ce vers & de quelques-uns des fuivans :*

Au devant du Monarque il conduifit fes pas,
Armé de tous fes traits, préfent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur infpire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naiffant les grandes paffions.

mille inftrumens de mufique. Tout le peuple de Tarfe la prit pour la Déeffe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. (PLUTARQUE.)

L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Parait aux yeux ſéduits, l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t'on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y parait changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergére oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.

Contre

Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiére il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée. *
Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours: hélas! qui l'eût pû croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire?
On le cherchait en vain; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déja vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas longtems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.

Quand

NOTES.

* *N'aime, ne voit, n'entend, &c.*

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaiſirs déſarmer ce Héros;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en voïant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goutait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les alarmes,
Et ſes Chefs étonnés, ſes ſoldats abattus, &c.

Quand il ſut deſcendu vers ce triſte hémiſphére,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux réverés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay; c'était pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples Payens,
Marc-Auréle, ou Platon, la honte des Chrètiens.
Non moins prudent ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire:
Son exemple inſtruiſait bien mieux, que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altera de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévére;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:

Mais

Mais Mornay mépriſait ſa colére & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
  Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, azile du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des amans:
Ils ſentaient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce Héros:
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains,
  La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe;
Sa fiére activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens:
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
  Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignaient la préſence.
Le Sage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſés.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.

Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin. *
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colére,
Qui m'apprend mon devoir est trop sur de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi ;
Je t'ai vû, c'en est fait, & tu me rens à moi :
Je reprens ma vertu, que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuïons l'ignominie :
Fuïons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut son Maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous de la France entiére auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur ;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.
Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment d'Estrée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts ;
L'Amour

NOTES.

* *Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.*

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévére.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton Prince, &c.

L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enléve à fon empire une Nymphe fi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans fes bras ; & bientôt cette amante
R'ouvre à fa douce voix fa paupiére mourante,
Lui nomme fon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme foudain.
L'Amour baigné des pleurs, qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;
D'un efpoir féduifant il lui rend la douceur,
Et foulage les maux dont lui feul eft l'auteur.
  Mornay toujours févére & toujours infléxible,
Entraînait cependant fon Maître trop fenfible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit, les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir furmonte,
Va cacher loin d'Anet fa colére & fa honte.



LA HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son Armée : il recommence le Siége. Combat singulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans, qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

Ces momens dangereux, perdus dans la molesse, *
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.

Leur

NOTES.

* *Ces momens dangereux, &c.*

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & sa perte est toûjours dangereuse;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molesse,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse;
Déja dans leur azile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

Leur eſpoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquète.
Paris épouvanté revit ſes étendarts ;
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts ,
De ces mêmes remparts , où fume encor ſa foudre ,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre ,
Quand l'Ange de la France , appaiſant ſon couroux ,
Retint ſon bras vainqueur , & ſuſpendit ſes coups.
Déja le camp du Roi jette des cris de joie ,
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés ,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là , d'Aumale , ennemi de tout conſeil timide ,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher ,
L'ennemi vient à nous , c'eſt-là qu'il faut marcher ;
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe ;
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous ſeuls , & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez , volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez , vos Chefs ſont vos remparts.
  Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte , & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien , pourſuivit-il , ſi vous n'oſez me ſuivre ,
Français , à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir ,
Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.
  De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ,
Il s'avance : un Hérault , miniſtre des combats ,

Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.
Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage,
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton Païs, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point tromp
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enyvrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.

Voilà

Voilà qu'au même inftant du haut des Cieux ouverts
Un Ange eft defcendu fur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiére ;
Sur des ailes de feu parcourant fa carriére,
Et laiffant loin de lui l'Occident éclairé
Des fillons lumineux dont il eft entouré.
Il tenait d'une main cette olive facrée,
Préfage confolant d'une paix défirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race infolente.
A l'afpect de ce glaive interdits, défarmés,
Les monftres infernaux femblent inanimés ;
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe infléxible.
Ainfi de fon autel teint du fang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiftins,
Lorfque du DIEU des Dieux en fon Temple apportée
A fes yeux éblouis l'Arche fut préfentée.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illuftre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carriére.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriére.
Leur bras n'eft point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne fe cachent point fous ces buftes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eft une épée ; & fans autre défenfe,
Expofé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Defcends, juge fa caufe & combats avec moi ;
Le courage n'eft rien fans ta main protectrice ;

J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquile au haut du Ciel il nous laisse à nous-mêmes ;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant ;
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite,
L'autre d'un pas léger se détourne, & l'évite.
Tantôt plus raprochés ils semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné. *
Telle on voit du Soleil la lumiére éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ses sens, animé sans colére,

* *Tous ces vers n'étaient pas dans les premiéres éditions.*

Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur:
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent,
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
„ De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé,
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre régne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Ménace encor Turenne, & le ménace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe léve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris *a*),
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale

a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denys, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derriére les Chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les Royaliſtes, & le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III. mais ce fut Marolles, qui fut vainqueur.

Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte :
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent,
Les Chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent :
Ils demandaient l'assaut. Le Roi dans ce moment *
Modéra son courage, & leur emportement.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace :
Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.

Il

NOTES.

* *Ils demandaient l'assaut, &c.*

Au lieu de ce vers, & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux;
Il voulait les sauver de leur propre furie,
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

Il *b*) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nouri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait ceder, *
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.
  Les mutins qu'épargnait cette main vengereſſe,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur.
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
  Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſèrent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.

NOTES.

* *Mais le faux zèle, hélas, &c.*

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvaient les Seize & la Religion.

b) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

Bientôt le riche même, après de vains efforts
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de mirte & de roſe ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſére au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau, qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſiére,
Se diſputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nouriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſéres!
On les vit ſe nourir des cendres de leurs péres.
Ce déteſtable mets *c*) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,

Qui

c) Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil, qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. (Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)

Qui loin de partager les miſéres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels *d*),
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient partout, du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les Cieux:
Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles,
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos ayeux nouriſſaient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares *e*), dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,

Aux

d) On fit la viſite, dit Mezeray, dans les logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvens, qui ſe trouvérent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

e) Les Suiſſes, qui étaient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls, que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultére,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mére ;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, grand Dieu! faut-il à la mémoire *f*)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire !
Une femme avait vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle :
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, ſa voix, ſa miſére, & ſes charmes,
A ſa mére en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére,

Rends-

f) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mére ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier ;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
  Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mére & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard, qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte,
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.
  Juſqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,

Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands,
A la nécessité, l'excuse des Tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misére;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le pére.
Je le suis, c'est à moi de nourir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussai-je en le sauvant perdre mon Diadème;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
„ Henri de ses sujets ennemi généreux,
„ Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
Il dit *g*), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée;
Qu'on porte aux citoïens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,

Tels

g) HENRI IV. fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoïer, (comme le dit Mezeray,) des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement, que les assiégeans nourirent les assiégés.

Tels qu'on feignait jadis que des Roïaumes ſombres
Les Mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les Enfers, & les Mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces évenemens leur ſemblaient incroïables.
Ils voïaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce Tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modéle des Rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éléve & retombe toujours?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux, qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu.
„ Combattans ſans courage, & Chrètiens ſans vertu,
„ A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire?
„ Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
„ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourdhui

„ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
„ Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
„ Chrètiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne,
„ Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir :
„ De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
„ Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix ;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut, qu'enfin les tems allaient être accomplis, *
Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes,
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes,
Et la douce eſpérance, & l'amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au

NOTES.

* *Au lieu de ce vers, & des treize qui ſuivent, il y avait dans l'édition de* 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &c.
Par des coups effraïans ſouvent ce Dieu jaloux
A ſur les Nations étendu ſon couroux ;
Mais toûjours pour le juſte il eut des yeux propices,
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, & marche à ſes côtés.

Et

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses Tyrans:
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,

Met

NOTES.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits;
Le saint Roi, qui du haut de la voute divine
Veillait sur le Héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel aporte ses douleurs.

Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le pére des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante:
Pére de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à ſon Prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître,
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les ſujets au Prince, & le Prince aux ſujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent:
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le Ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la vérité, ſi longtems attendue,
Toujours chére aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, deſcend du haut des Cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux, qui les entr'ouvrent:

Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat, qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion *
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & partout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nouriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain, qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mystères Saints dont son esprit s'étonne.
Louis dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre *h*) au nom du Dieu, qui fait régner les Rois.

NOTES.

* *Il y avait dans l'édition de* 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

FIN DES VARIANTES RECUEILLIES PAR MR. L'ANGLET.

h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris, qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme, & non une histoire.

FIN DES NOTES DE L'EDITEUR.

Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres font muets, les Seize Epouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour falutaire,
Reconnait fon vrai Roi, fon Vainqueur, & fon Pére.

Dès-lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juftement défarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Difcorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et foumettant enfin fon cœur & fes Provinces,
Fut le meilleur fujet du plus jufte des Princes.

F I N.



NOTES

NOTES
TIRÉES DE L'EDITION
DE M^R. LABBÉ
L'ANGLET.



NOTES

TIRE'ES DE L'EDITION DE MR. L'ABBE' L'ANGLET.

CHANT PREMIER.

Verſ. 30.



ES peuples à ſes pieds, &c.] Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens, que ſe donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambaſſadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne: mais aïant appris en 1574. la mort de ſon frére, il ne tarda point à revenir en France.

Vers 35.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

La note de l'édition de 1723. eſt très étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

C'était eux qu'on appellait les Mignons de Henri III St. Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſurtout Quélus, eurent part auſſi

M 3 &

& à sa faveur & à ses débauches. Il est certain, qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa premiére jeunesse on lui avait déja reproché ses gouts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. - Le Docteur Boucher, dans son livre, *De justa Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III. pour le Cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuïés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III. mélait avec ses Mignons la Religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, il se donnait la discipline: il institua la Confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses Mignons, soit pour celle de la Princesse de Condé sa maîtresse; les Capucins & les Minimes étaient les Directeurs des Confréres, parmi lesquels il admit quelques Bourgeois de Paris; ces Confréres étaient vétus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre Confrérie toute contraire, qui était celle des Pénitens blancs, il n'admit que ses Courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains Théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces Confréres, leurs habits, leurs régles, étaient des emblêmes de ses amours, & que le poëte Desportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins Courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jetta depuis au feu.

Henri III. vivait d'ailleurs dans la molesse & dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particuliére, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espèce de masque par dessus: c'est ainsi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure: il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le Duc d'Espernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il est ici question, était l'un des Mignons pour qui Henri III. eut le plus de faiblesse: c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance; il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait

fait encore assez de charmes pour être infiniment du gout du Roi ; on le comparait à la Princesse d'Eboli ; qui étant borgne comme lui, était dans le même-tems maîtresse de Philippe II. Roi d'Espagne. On dit, que ce fut pour cette Princesse, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer lumen, quod habes, concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27. d'Avril 1578. en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III. autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière aussi tragique ; il fut assassiné le 21. Juillet de la même année, dans la rue St. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient mort ses deux amis, & il y mourut le lendemain de 34. blessures, qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guise le Balafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent, que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le Duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fut avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux ; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles, qu'il lui avait attachées lui-même. Mr. de l'Etoile dit, que ces trois Mignons moururent sans aucune Religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tous moment : Ah ! mon Roi, mon Roi ! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul ; le Roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en Latin & en Français ; on y comparait Maugiron à Horatius-Cocles & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées

ſous le régne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur eſt l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, ſed mortem patienter tulit,

Il ne put ſouffrir un outrage,
Et ſouffrit conſtamment la mort.
(*tiré de l'édition de* 1723.)

Vers 39.

Des Guiſes cependant.] C'étaient deux fréres, l'un Henri Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III. en 1588. l'autre était Louis de Lorraine Cardinal de Guiſe, tué à Blois auſſi bien que ſon frére. Le Duc de Guiſe ſurtout était le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III. d'abandonner, & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quarante-ſixiéme vers. *Du Louvre, &c.*

Vers 149.

Comme le nom de Mr. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723. je place ici une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que Mr. de Voltaire y avait joint.

On a choiſi, dit Mr. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il était de la Religion-prétendue-Reformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa Religion & à ſon Maître, & que depuis même il alla Ambaſſadeur en Angleterre. Il naquit à Roſny en 1559. & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vû Henri II. & Louis XIV. Il fut grand-Voyer & grand-Maître de l'Artillerie, grand-Maître des ports de France, Sur-Intendant des finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encor meilleur Miniſtre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers; il fut inflexible pour les Courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le Négatif, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévére il ne plut jamais qu'à ſon Maître,

Maître, & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII. le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance: les jeunes Courtisans, qui gouvernaient Louis XIII. voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode, passés depuis longtems. Le Duc de Sully, qui s'en apperçut, dit au Roi: Sire, quand le Roi votre pére, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eut fait passer dans l'antichambre les baladins & les bousons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires, dans lesquels régne un air d'honnête-homme, avec un stile naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi,
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV. d'aller à la Messe. Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit: Je me ferai Catholique, quand vous aurez supprimé l'Evangile; car il est si contraire à l'Eglise Romaine, que je ne peux pas croire, que l'un & l'autre aïent été inspirés par le même esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange sur la sagesse de son Ministère; le Pape finissait sa lettre comme un bon Pasteur, par prier Dieu, qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le Duc de Sully, de se servir de ses lumiéres pour entrer dans la bonne voïe. Le Duc lui répondit sur le même ton; il l'assura, qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édit. de* 1723.) Mais la substitution du nom de Mornay, que le Poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Vers 293.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723. la rencontre du Vieillard ſe fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'iſle de Jerſay; & voici la note de Mr. de Voltaire ſur cet endroit, dans ſon édition de 1723. qui regarde ce prétendu voïage de Henri IV. en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cette épiſode, peuvent dire, qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité, dans une hiſtoire ſi récente; que les ſavans dans l'hiſtoire de France, en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur: que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles; que quand on perſonifie les paſſions, que l'on peint la Politique & la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV. &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures; mais que lorſque l'on voit Henri IV. paſſer la mer pour demander du ſecours à une Princeſſe de ſa Religion, on peut croire facilement, que ce Prince a fait effectivement ce voïage; qu'en un mot une telle épiſode doit être moins regardée comme une imagination de Poëte, que comme un menſonge d'Hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un Poëte d'alterer l'hiſtoire dans les faits, qui ne ſont pas des faits principaux; mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un poëme épique ſans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poëme, que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la St. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrétement Henri IV. en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes Lecteurs, qui ſont choqués, qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés, qu'on le fit aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir

venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cent ans après lui; on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV. & la Reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné, il est vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'histoire de Cartage étaient aussi familiéres aux Romains, que nous le sont les histoires les plus récentes: il est aussi permis à un Poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cent ans. Enfin ce mélange de l'histoire & de la fable est une régle établie & suivie, non-seulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'avantures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voïage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il est certain, qu'après la mort des Guises, Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cette épisode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais; de plus il faut remarquer, qu'il n'y a que Henri IV. le héros du poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir, si les choses, que se disent Henri IV. & la Reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Vers 313.

Aux murs de Wesminster.) C'était anciennement une abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines. (*Voyez au Poëme la note k.*)

Vers 331.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la Tour.] La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux château, qu'est l'arsenal, la garde des archives de la Couronne, la monnoie, & même la prison des criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.)

CHANT SECOND.

Vers 5.

JE *ne décide point, &c.*] Quelques lecteurs, peu attentifs, pourront s'éfaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, & de leur faire considérer, que les mêmes paroles, qui feraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, sont très séantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il était alors Calviniste; beaucoup de nos Historiens mêmes nous le peignent flotant entre les deux Religions; & certainement s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir; par là on satisfait à l'obligation de tout Ecrivain, qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 88.

Mon pêre malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pére du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était Huguenot & sa femme Catholique. Ils changèrent tous deux de Religion presqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre; mais Antoine chancela toujours dans sa Catholicité, jusques-là même, qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans, qu'il aimait, & servit Catherine de Médicis, qu'il détestait.

Il songea à la Régence après la mort de François II. La Reine Mére l'envoïa chercher: Je sai, lui dit-elle, que vous prétendez au Gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la Régence, si les Etats vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & signa ainsi son deshon-

deshonneur. C'eſt à cette occaſion, que l'on fit ces vers, que j'ai lûs dans les manuſcrits de Mr. le premier Préſident de Meſmes:

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De ſon païs, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre; il ſe mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44. ans d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17. Novembre 1562. le trente-cinquiéme jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait euë pendant ſa vie, le troubla dans ſes derniers momens: & quoi qu'il eut reçu ſes Sacremens ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine, on douta s'il ne mourut point Proteſtant; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe:

Ami Français, le Prince ici giſſant,
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans Mr. le Laboureur, qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hémiſtiche. Mr. Jurieu aſſure, que lorſque Louis Prince de Condé, était en priſon à Orléans, le Roi de Navarre ſon frére allait ſolliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le Roi de Navarre, qui lui parlait de bout, & nue tête: je ne ſai, où Mr. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 93.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frére.

La remarque de l'édition de 1723. eſt trop curieuſe, pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frére d'Antoine Roi de Navarre, le ſeptiéme

me & dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendome, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtems le Chef des Réformés, & mourut, comme l'on fait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, son beau frére, lui donna un coup de pied, qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe cassée: le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à Dargence, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme, nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monsieur le Prince de Condé: *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était bossu & petit; & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville:

Ce petit homme tant joli,
Toujours cause & toujours rit;
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La Maréchale de St. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, & surtout pour les Reitres, qui étaient venus à son secours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne païait point, de païer elle-même l'armée auxiliaire; & ce qui ne pouvait jamais arriver, que dans une guerre de Religion, & sous un Général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II. à Orléans à perdre la tête; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs les Chambres assemblées, obligé de répondre devant des

Commis-

Commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commissaires mêmes fussent tirés du corps du Parlement. C'était Christophe de Thou, depuis premier Président, & pére de l'Historien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conseillers ; Bourdin, Procureur-Général ; & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs droits, si jamais on leur eut voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion, d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII. & Duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on se servit pour perdre ce Prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille, qui le représentait : il y avait pour légende *Louis XIII. Roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colére au Roi, persuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de* 1723.) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Vers 107.

Coligni de Condé le digne successeur, &c.

Gaspar de Coligni, Amiral de France &c. après la mort du Prince de Condé, fut déclaré Chef du parti des Réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. furent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut massacré le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros dans ce second chant, d'un Huguenot révolté contre son Roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au Souverain, qui doit faire le principal caractère d'un Héros Français : mais il faut considérer, que c'est ici Henri IV. qui parle ; il avait fait ses premiéres campagnes sous l'Amiral, qui lui avait tenu lieu de pére. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait, ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, surtout après la justification publique de Coligni,

ligni, qui ne pouvoit point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion, ils étaient tous deux Protestans; & les Huguenots, dont Henri IV. était le Chef, regardaient l'Amiral comme un Martyr.

Vers 167.

Je ne suis point injuste, & je ne prétens pas
A Médicis encore imputer son trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres Huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne: le tems de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pû donner à la Cour; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui passait pour un empoisonneur public, tout cela fit croire, qu'elle était morte de poison. On dit même, que ce René se vanta de son crime, & osa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les Chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine, ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il est juste de se défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre; elle avait recommandé expressément, qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons; & avait ordonné qu'on cherchat soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on put le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire*

naire rapporte formellement, que Caillard son médecin, & Desnœuds son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la Reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs, qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer, que ceux qui l'ouvrirent étaient Huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eut pas fait s'il se fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point, que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croïable, qu'une femme aussi habile que Cathérine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530. de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Cléves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le Pape Paul III. & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV. qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, & entr'autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon Chêrtien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur niéce & se donner entiérement à eux. Peu s'en fallut, que le Roi de Navarre de donnat dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9. Juin 1572.

M. Bayle dans ses réponses aux questions d'un Provincial dit, qu'on avait vû de son tems en Hollande le fils d'un Ministre, nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait, qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un Gentilhomme, nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 236.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai, que Cathérine de Médicis

dicis ait envoïé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'assurent les Protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traina son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon, jouir de cet horrible spectacle : Quelqu'un lui aïant dit, que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna, que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Gréve, ses enfans déclarés roturiers, & incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon sur Loin rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une procession le jour de la St. Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'Amiral n'avait pas songé.

Le Parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier, que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundum Bartholomaeum.*

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très permis de douter; il dit, que quelques années auparavant le Gardien du couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit, qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier aïant acheté une terre, qui avait apartenu aux Coligny, y trouva dans le parc à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723. & de celle de 1737.*)

Vers 292.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.] Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avoüer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voïait aucuns dans le Fauxbourg St. Germain qui se remuaient & se sauvaient, il prit une*

une grande arquebuse de chasse qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin: incessamment criait: Tuez, tuez.

Voici maintenant de quelle manière est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi lui-même au milieu des boureaux.

Charles IX. avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les Huguenots, qu'il voïait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à Mr. le Maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait vû un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la St. Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce Roi eût tiré sur les Huguenots. C'était moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeais son arquebuse.

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois, qu'après la St. Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, & que pendant sept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémissemens, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guise, il vit des goutes de sang sur la table, que par deux fois il les fit essuïer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi. (*Voyez au Poëme la note f. tirée presque toute de l'édition de 1737.*)

Vers 305.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture, &c.

Mézerai dans sa grande histoire dit, que le jeune Caumont, son pére, & son frére, couchaient dans un même lit, que son pére & son frére y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien, que j'ai mis en vers cette avanture.

Les circonstances dont Mézerai appuïe son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis, Mr. le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même Maréchal de la Force écrits de sa propre main: Le Maréchal y conte son avanture d'une autre façon; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses, que le Maréchal de la Force raconte de la St. Barthelemi.

Deux jours avant la St. Barthelemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier, qui était prisonnier à la Conciergerie; le Parlement n'en aïant rien fait, le Roi avait envoïé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi: Tous ces Messieurs avaient mis leurs bras en écharpe pour faire voir à Charles IX. qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, & au commencement du massacre on persuada d'abord aux Huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire de ce Seigneur.

Cependant un maquignon, qui avait vû le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligny, & qui se glissant dans la foule avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur, courut aussitôt en donner avis au Sr. de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au fauxbourg St. Germain, aussi-bien que plusieurs Calvinistes; il n'y avait point encor de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la Cour, pour faire passer les assassins dans le fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord & avertit Mr. de la Force de son danger. La Force était déja sorti de sa maison; il avait encor eu le tems de se sauver: mais voïant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent: Un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre, le désarme lui & ses deux enfans, & lui dit avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte; la Force lui jure de la païer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière & les aménent dans la ville. Le Maréchal de la Force assure, qu'il vit la rivière couverte de morts: son pére, son frére & lui abordèrent devant le Louvre: là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, pére de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. Delà le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force qui ni lui ni

ni ses enfans ne sortiraient point de-là avant d'avoir païé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire; il répondit, qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer; une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au Capitaine Martin, lorsque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le col) vint dire à la Force, que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le pére & les enfans nue tête & sans manteau. La Force vit bien, qu'on le menait à la mort; il suivit Coconas en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voïx, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont menés avec leur pére au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon pére, ha! mon Dieu, je suis mort;* Dans le même moment le pére tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi: *Je suis mort;* il se laissa tomber entre son pére & son frére, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croïant tous morts s'en allèrent en disant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps; il restait un bas de toile au jeune de la Force, un marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas*, dit-il, *c'est bien dommage, celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas: Je ne suis pas encore mort; cè pauvre homme lui répondit, *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit: *Levez-vous, ils n'y sont plus*, & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des boureaux lui demanda: *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enyvré, vous voïez comme il s'est accommodé, je m'en vai bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour sa récompense. Delà le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le Maréchal de Biron son parent, grand-Maître de l'Artillerie; on le cacha quelque tems

 dans

dans la chambre des filles; enfin sur le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page sous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Vers 300.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.

LE Duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisiéme Décembre de l'an 1558. à huit heures du matin. Les Historiens disent, qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour, (c'était Madame de Noirmoutier, selon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, disent, que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même tems se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, Capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait: *Cet habit est bien léger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisait à un cabinet, dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant, que la porte fut murée, léve, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

Montsery, ou Montsivry, fut celui qui donna le premier coup: il fut suivi de Lognac, de la Bastide, de St. Malin &c., qui se jettèrent en même tems sur le Duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille, contre laquelle il s'appuïa en tombant, & qui fut la premiére teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussiére.

On

On ne parle point dans le poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire, ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*édition de 1723.*)

Vers 323.

Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chére,
Le console aisément de la perte d'un frére.

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défier de son frére. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & surtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Vers 251.

Cet heureux tems n'est plus, le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance.

QU'il me soit permis d'ajouter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poëme, marquée *d.* tirée de l'édition de 1737. *On sait, &c.*

*) Premiérement, il ne s'agit point de Parlement du tems de St. Louis, le Parlement n'aïant été fixé que dans le commencement du quatorziéme siécle. L'histoire marque, que ce furent les envoïés de St. Louis, qui firent à ceux du Pape la réponse du Roi, & ils firent connaître depuis à l'Empereur Fréderic II. que comme la Couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être Roi de France, que d'être Empereur; dignité qui ne s'obtient que par l'élection, & qu'il suffisait à Robert d'être frére d'un aussi grand Prince que le Roi de France.

*) NB. *Cette observation est de Mr. l'Abbé l'Anglet, & l'Auteur de la Henriade a avoué, que cet Abbé avait raison, & que l'Auteur des premiéres notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui apartient pas.*

Vers 450.

Potier, cet homme juste, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723. & 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancmenil, Président à Mortier.] Il se nommait *Blancmenil*, à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon, par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand-Chambre; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrette avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération, qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison: le prisonnier se jetta à ses pieds, & lui dit: Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès d'Henri IV. mon légitime Roi; je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaicteur; mais je ne puis vous servir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoïa à Henri IV. Le récit de cette avanture, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encore dans les papiers de Mr. le Président de Novion d'aujourdhui.

Bussi-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes, & ensuite Procureur: quand le hazard & le malheur des tems l'eut mit en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussi*, comme s'il eut été aussi redoutable que le fameux *Bussi d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Bussi Grande-Puissance.*



CHANT

CHANT CINQUIEME.

Vers 53.

Clément, &c.

LA fiction, qui régne dans ce cinquiéme chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques Lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatisme des Moines de ce tems, fit passer pour certain dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frére Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confréres de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon Chrêtien ferait au Martyre, par les mortifications & par la priére. On ne peut douter, qu'il n'y eut de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter, plûtôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais panchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à St. Cloud par la Guéle, Procureur-Général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine; l'envoïa épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil, son bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'Ecriture Sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723.)



CHANT

CHANT SIXIEME.

LE fixiéme & le septiéme chant sont ceux, où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens *). Celui qui était le fixiéme dans la premiére édition de 1723. est le septiéme dans l'édition de Londres in 4°. & dans les autres qui l'ont suivies; ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuviéme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions; nous rassemblerons seulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui est, que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuviéme chant, dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuviéme chant, & de quelques dérangemens de chronologie, qu'ils y trouveront. Cette matiére mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1. Les Etats de Paris. 2. Le siége de cette ville. 3. La conversion de Henri IV. qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixiéme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590. au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593. assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X. & qui était mort depuis deux ans

*) NB. *Que quand on imprima la Henriade en 1723. sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.*

ans & demi : & sur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet, le Roi fit son abjuration dans St. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme & le prétendu régne de Charles, Cardinal de Bourbon : il est aisé de s'appercevoir, que faire paraître le Duc de Parme sur la scéne, eut été avilir Henri IV. le Héros du poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal ; il serait aussi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot on passe sous silence le Duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siége, parce que si on les eut mis dans leur ordre, ont n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros, on n'aurait pas pû lui faire donner des vivres aux affiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les Etats de Paris ne sont point du nombre des événemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poësie permet la transposition de tous les faits, qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourais, sans qu'on eut rien à me reprocher, faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III. parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Estrées. Les Etats de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris, ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti ; le hazard aurait pû les assembler avant le siége comme après, & ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme ; de plus il faut considérer, qu'un poëme épique n'est pas une histoire ; on ne sçaurait trop présenter cette régle aux Lecteurs, qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans,

Maigres

Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems:
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue;
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, &c.

CHANT SEPTIEME.

Vers 269.

Et vous brave Amazone.

VOici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans; c'est Monstrelet, Auteur contemporain, qui parle.

„ Et l'an 1428. vint devers le Roi Charles de France à Chinon „ où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nom- „ mée Jeanne, laquelle était vétue & habillée en guise d'homme, „ & était née des parties entre Bourgogne & Lorraine d'une ville „ nommée Droimi, à présent Dontremi, assez près de Vaucouleur; „ laquelle pucelle Jeanne fut grand espace de tems chambriére en „ une hôtellerie, & était hardie de chevaucher chevaux, les mener „ boire, & faire telles autres apertises & habiletés que jeunes filles „ n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voye, & envoyée „ devers le Roi, par un Chevalier nommé Messire Robert de Bau- „ drencourt, Capitaine, de par le Roi, de Vaucouleur, &c.

· On sait, comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle; il suffit qu'on lait crue envoïée de Dieu, pour qu'un Poëte soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le Prince de la Milice Céleste*, apparut à cette fille: &c. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont eté trop cruels en la faisant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de

de vingt ans, élevée & nourie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans les mœurs, toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses, sans se démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le Roi en 1429. avec une fermeté & une résolution extraordinaire; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être sacré; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir, que les idées d'une pauvre fille sans talens & sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même si bien établis dans le Roiaume? Et que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors? Cependant bien des Auteurs du tems même avouent, qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille: c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'histoire justifiée contre les romans*.

CHANT HUITIEME.

Vers 102.

Après ce vers;

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée,

On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.

Sanci, brave guerrier, Ministre, Magistrat, &c.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de Mr. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des requêtes, Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel Général des Suisses, premier Maître-d'hôtel du Roi, Sur-Intendant des finances, & réunit ainsi en sa personne

ne le Miniſtère, la Magiſtrature & le commandement des Armées. Il était fils de Robert de Harlay, Conſeiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers ; il nâquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des requêtes il ſe trouva dans le Conſeil d'Henri III. lorſqu'on déliberait ſur les moïens de ſoutenir la guerre contre la Ligue, il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le Conſeil, qui ſavait que le Roi n'avait pas un ſol, ſe moqua de lui : *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare, que ce ſera moi qui léverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la commiſſion & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſinguliére ; d'abord il perſuada aux Genevois & aux Suiſſes de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec la France : il leur promit de la Cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il ſe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoye ; enſuite il ſut tellement gagner les Suiſſes, qu'il engagea l'armée à marcher au ſecours du Roi. Ainſi on vit pour la premiére fois les Suiſſes donner des hommes & de l'argent.

Sancy dans cette négociation, dépenſa une partie de ſes biens ; il mit en gage ſes pierreries, & entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui eſt à préſent à la Couronne.

Ce diamant, qui paſſait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Dom Antoine, chaſſé de ſon païs par Philippe II. Dom Antoine s'était réfugié en France, n'aïant pour tout bien qu'une ſelle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il eſt queſtion, eſt un diamant aſſez large, qu'il mettait à ſon chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il ſe défit le dernier, il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs ſur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette ſomme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une ſomme ſi modique, une piéce d'un ſi grand prix. Il envoïa dix mille écus au Roi Dom Antoine, & eut pû même en donner davantage.

Sancy étant Sur-Intendant des finances ſous Henri IV. fut diſgracié, au rapport de Mr. de Thou, parce qu'il avait dit à la Ducheſſe

cheſſe de Beaufort, que ſes enfans ne ſeraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence, que le Roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point diſgracié, puiſque le Roi en 1604. le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV. diſant qu'il fallait être de la Religion de ſon Prince. C'eſt ſur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, compoſa l'ingénieuſe & mordante ſatyre intitulée : *La Confeſſion Catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Voyez page 141. *le 6e. vers des variantes.*

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévûe.

Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque, qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on a ſupprimé les vers, qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale, que Henri IV. fut bleſſé: il eut la bonté depuis de mettre dans ſes Gardes, le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le Lecteur s'apperçoit bien ſans doute, que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un poëme, où il faut obſerver l'unité d'action. Ce Prince fut bleſſé à Aumale: il ſauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont là des événemens, qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte; mais il ne peut les placer dans les tems, où ils ſont arrivés: il faut qu'il raſſemble autant qu'il peut, ces actions ſéparées, qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties, ſans cela il eſt abſolument impoſſible de faire un poëme épique, fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV. ne fut donc point bleſſé à Ivry; mais il courut un grand riſque de la vie, il fut même enveloppé de trois Cornettes Walonnes, & y aurait péri, s'il n'eut été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les ſiens le crurent mort quelque-tems, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du ſang des ennemis.

Je

Je remarquerai, qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit, Sire, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César; c'est à nous à mourir pour Votre Majesté, & ce vous est gloire, à vous,* Sire, *de vivre pour nous; & j'ose vous dire, que ce vous est devoir.*

CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

Fin des notes historiques tire'es de l'edition de Mr. l'Abbe' l'Anglet.



PIECES

PIECES
RELATIVES A LA HENRIADE,
AVEC UNE DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.



HISTOIRE ABRÉGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du Poëme de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II.* vit les premiéres étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La Religion en était le ſujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mére, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le ſalut du Roïaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti Catholique contre le Proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de Seigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux: des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle, des Rois enfans, aux noms deſquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient ſignalé le malheureux régne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les Réformés, les tem-

ples par les Catholiques ; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étaient regârdés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *St. Barthelemi. Henri le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du parti Réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la Cour, avec les plus puiſſans Seigneurs du parti. On le maria à la Princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouïſſances de ces nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de Religion, voïent à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour, qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourdhui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident *Jeanin*, le Marquis de *St. Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX. ne vécut pas longtems après la St. Barthélemi. Son frére *Henri III.* quitta le Trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV.* ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & aïant à ſa

tête

tête le même *Henri le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les Princes de *Guiſe*, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des Moines, conſacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique; mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef était le Duc de *Guiſe*, ſurnommé le *Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui aïant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité Roïale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de *Guiſe*, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre ſon beau-frére, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité Roïale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III.* à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée que *Henri III.* envoïa contre le Roi ſon beau-frére, fut battue à Coutras, ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire, que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le Duc de *Guiſe* & la Ligue. *Guiſe* dans ce tems-là même venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de *Guiſe*, enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, où ce peuple chaſſa les gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus, il obligea

le Roi de tenir les Etats Généraux du Roïaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il était prèt de partager l'autorité Roïale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III.* réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frére le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de *Guise.*

Ce qui était arrivé au parti Protestant, après la St. Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le masque; Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III.* comme l'assassin des défenseurs de la Religion, & non comme un Roi, qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que *Henri III.* pressé de tous côtés se réconciliat enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'est-là, que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Guise* laissait encore un frére; c'était le Duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant; qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth*, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrème passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; & ce fut *Duplessis-Mornay*, qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Roïaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent, que la Cour de Rome peut fournir.

Cepen-

Cependant *Henri III.* allait ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à St. Cloud par un moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée, qu'il obéiſſait à DIEU, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il falait tuer ſon Roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais ſermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoïables, qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourdhui dans quelques bibliothéques, comme des monumens curieux d'un ſiécle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III.* le Roi de Navarre, (HENRI LE GRAND) reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Roïaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus Grands-Hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce poëme, on compte les Maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le Duc de *Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornay* fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince; il le ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le Principal Chef de la Ligue était le Duc de *Mayenne*: celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'*Aumale*, jeune Prince, connu par cette fierté, & ce courage brillant, qui diſtinguaient particuliérement la maiſon de *Guiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de *Mayenne*. On donna

beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif, & le plus glorieux pour *Henri IV.* fut la bataille d'Ivry, où le Duc de *Mayenne* fut vaincu, & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrées*; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothéque du Roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse: „ Si je suis vaincu, „ vous me connaissez assez pour croire, que je ne fuirai pas; mais ma derniére pensée sera à DIEU, & l'avant-derniére à vous.

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui n'aïant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de Roi sous le nom de *Charles X.* Il suffit de dire, qu'après tant de malheurs & de désolation, *Henri IV.* se fit Catholique, & que les Parisiens, qui haïssaient sa Religion, & révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.



IDE'E

IDÉE
DE LA
HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la France & de la Maiſon Roïale.

Le Poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été, ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garant ces vers de Mr. *Deſpréaux.*

Loin ces rimeurs craintifs dont l'eſprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique :
— — — — — — — — — — —
Pour prendre Lille, il faut que Dôle ſoit rendu :
— — — — — — — — — — —
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux régles du Théâtre.

Au

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camoüens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célèbré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une Croiſade connue de tout le monde,& n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon Enéïde, que des fables reçues de ſon tems, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homére, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards, qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homére*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtème du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV.* la protection que lui donne *St. Louis*, ſon apparition, le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques, qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le voïage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonifiés, le temple de l'Amour; enfin, les paſſions & les vices.

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonifiées les mêmes attributs, que leur donnaient les Païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus Chrètiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aïent

aïent la moindre teinture de Paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poeſie, ne ſignifie que la *Mer* & non *l'Epouſe* de *Neptune*. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoïer encore à ce grand maître Mr. *Deſpréaux*, qui dit :

> C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement ;
> Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
> De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
> Et le Tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
> De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
> Et par tout des diſcours, comme une Idolâtrie,
> Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Aïant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs Ancètres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Aïeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les Papes, qui ont autrefois deshonoré le St. Siége par leurs crimes, ce n'eſt pas, qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI.* & de *Cathérine* de *Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue, qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux, qui ſe trouvent dans les premiéres éditions,

tions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Bouflers*, qu'on ſuppoſait tué par *Henri IV.* parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre *Henri IV.* un peu odieux, ſans le rendre plus Grand. On a fait paſſer *Duplessis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Elizabeth*, parce qu'effectivement il fut envoïé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Duplessis-Mornay* dans le reſte du poëme, parce qu'aïant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant, il eut été ridicule, qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivans: de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie, (dans *Berenice*, par exemple,) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait, que quiconque écrit eſt fait pour eſſuïer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la Religion, qui fait en grande partie le ſujet du Poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'Auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure: Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITE':

La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence;
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci:

Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & partout étendue;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu;

Le

Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nouriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain, qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèse de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion & des Loix: On y déteste également la rebellion & la persécution: Il ne faut pas juger sur un mot, un livre écrit dans un tel esprit.



PREFACE *

POUR LA HENRIADE

PAR

MR. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire, & le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la HENRIADE, aïant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourdhui, parut pour la premiére-fois en 1723. imprimé à Londres ſous le titre de la *Ligue*. Mr. de *Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition; auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, & de lacunes conſidérables.

L'Abbé *Desfontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la premiére, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vuides quelques vers

* Cette Préface était placée au-devant du Poëme, dans les derniéres éditions qui ont précédé celle-ci.

vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaitre un tel écrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6. de son édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres sous le titre de la *Henriade*, in 4to. avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre; & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai crû devoir insérer dans ma préface cette Epître dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire Mr. de *Voltaire* a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands Auteurs n'ont sû se dispenser de prodiguer à leurs Mecènes, lisent avidement & avec fruit les Epîtres dédicatoires d'ALZIRE, de ZAÏRE, &c. Celle-ci est dans le même goût, & on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli, qui sait louer les Rois, même sans les flater. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais.

TO THE

QUEEN

MADAM,

IT *is the Fate of* Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was assisted by that great* Elizabeth, *who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so wel protected, as by her who resembles so much* Elizabeth *in her personal Virtues?*

YOUR MAJESTY *wil find in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of Liberty,*

Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tiranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The ſame Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt Philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth, *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers she underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave, MADAM, (*without comparing my ſelf to* Deſcartes) *to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound Reſpect, which is due tho the greateſt Virtue, as well as to the higeſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTYS

moſt humble, moſt dutiful, moſt obliged Servant,

VOLTAIRE.

Mr. l'Abbé l'Anglet du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A

A LA

REINE

MADAME,

C'Eſt le ſort de *Henri IV.* d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appüié par *Elizabeth*, cette grande Princeſſe qui était dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourait-elle être auſſi-bien confiée, qu'à une Princeſſe, dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth*?

VOTRE MAJESTE' trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes; la morale à l'abri de la ſuperſtition; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'opreſſion; les droits des Rois, toujours aſſûrés, & ceux du peuple, toujours défendus.

Le même eſprit, dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un Roi, qui parmi tant de têtes couronnées, joüit preſque ſeul de l'honneur, ſans prix, de gouverner une nation libre, & d'un Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand Philoſophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ſes principes à la célèbre Princeſſe Palatine *Elizabeth*; non pas, dit-il, parce qu'elle était Princeſſe; car les vrais Philoſophes reſpectent les Princes, & ne les flatent point; mais parce que de tous ſes Lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTE', non ſeulement parce qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu, & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTE' veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux; & très-obéïſſant Serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothéque du Roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves autentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vûes.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réünies par le moïen des *Variantes.*

En 1736. le Roi de Pruſſe, alors Prince Roïal, avait chargé Mr. *Algaroti* qui était à Londres d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface; & ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il aprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon pére, les guerres ſurvenues, &

& le départ de Mr. *Algaroti* de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu. Comme la Préface qu'il avait composée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien prétieux dans la litterature.

„ Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut à surmonter Mr. de *Voltaire* lorsqu'il composa son Poëme „ épique, sont innombrables. Il voïait contre lui les pré- „ jugés de toute l'Europe, & celui de sa propre nation, „ qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait ja- „ mais en Français. Il avait devant lui le triste exem- „ ple de ses prédécesseurs, qui avaient tous bronché dans „ cette pénible carrière. Il avait encor à combattre le res- „ pect superstitieux & exclusif du peuple savant pour *Vir-* „ *gile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé „ faible qui aurait mis tout autre homme, moins sensi- „ ble que lui à la gloire de sa nation, hors d'état de tra- „ vailler. C'est cependant indépendamment de tous ces „ obstacles que Mr. de *Voltaire* est venu à bout de son „ dessein, &c.

„ Quant à la saine morale, dit-il ailleurs, quant à la „ beauté des sentimens, on trouve dans ce Poëme tout „ ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de *Henri* „ *IV.* jointe à sa générosité & à son humanité, devrait ser- „ vir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros, qui „ se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté envers „ ceux que le destin des Etats, & le sort de la guerre „ ont soumis à leur puissance. Qu'il leur soit dit en pas- „ sant, que ce n'est ni dans l'inflexibilité, ni dans la ty- „ rannie que consiste la véritable grandeur; mais bien „ dans ce sentiment que l'Auteur exprime avec tant de „ noblesse.

„ Amitié, dôn du Ciel, plaisir des grandes ames;
„ Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
„ Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

 Ainsi

Ainſi penſait ce grand Prince avant que de monter ſur le Trône. Il ne pouvait alors inſtruire les Rois que par des maximes; aujourdhui il les inſtruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs langues. En vers Anglais par Mr. *Lokman*. Une partie l'a été en vers Italiens par Mr. *Querini*, Noble Vénitien, & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothéquaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la *Henriade*. Elle l'a été entiérement en vers Hollandais & Allemans.

Cette juſtice rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme; & puiſqu'il a été généralement aprouvé dans un ſiécle qu'on peut apeller celui du goût, il y a aparence qu'il le ſera des ſiécles à venir. On pourait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait Mr. *Cocchi*, Lecteur de Piſe, dans une lettre imprimée à la tète de quelques éditions de la *Henriade*, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce Poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur ou bien peu de lumiéres, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poemes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré;* dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction; au lieu que Mr. de *Voltaire* a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & emploïé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent empoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul

exem-

exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes Héros avec des grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homére*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères: un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Médicis la (1) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien;
Heureux (2) Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.

Il (3) ſe préſente aux Seize, & demande des fers
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marche en Philoſophe où l'honneur le conduit;
Condamne les combats, plaint ſon Maître, & le fuit.

Mais ſi Mr. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain* au contraire eſt plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin, ce Poëte Latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'oſe aſſûrer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la *Henriade* avec l'*Enéïde*. On pourait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poëmes;

P 3 les

1) La tête de Coligny. *Ch. II.*
2) Guiſe. *Ch. III.*
3) Harlay. *Ch. IV.*
4) Mornai. *Ch. VI.*

les perſonnages, comme *Henri IV.* & *Enée*, *Achatès* & *Mornai*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & d'*Aumale*, &c. les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troïens ſur la côte de Carthage & celui de *Henri* chez le Solitaire de *Gerſai*, le maſſacre de la *St. Barthelemi* & l'incendie de Troïe; le quatriéme chant de l'Eneïde & le neuviéme de la *Henriade*, la deſcente d'*Enée* aux enfers; & le ſonge de *Henri IV.* l'antre de la Sibile & le ſacrifice des Seize, les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre, la mort d'*Euriale* & celle du jeune d'*Ailli*, les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale* & d'*Enée* contre *Turnus*; enfin le ſtile des deux Poetes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'apuier ſur ce paralléle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les raports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c.? Dans l'Eneïde ſont réünis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'Eneïde.

Avant *Homère*, *Virgile* & le *Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les Enfers & les Champs Eliſées. On diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Uliſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poetes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractère de leur génie

génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie; & on ne ſaurait diſputer à Mr. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où Mr. de *Voltaire* exprime le myſtère de l'Euchariſtie,

Et lui découvre un Dieu ſous un Pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau; mais je ne ſai, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit Mr. de *Fénélon*, (1) à qui n'eſt pas émû en liſant ces vers!

(2) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adréſſer cette eſpèce d'anathême au critique dont je viens de parler? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon Poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. *Sadi* s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-

P 4 tout

(1) Lettre à l'Académie Françaiſe. (2) Virgile, eglogue I.

tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la Poësie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poëmes en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. Mr. de *Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Avantures de Télémaque*, & jamais sous celui de Poëme. C'est sans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers Poëmes. Je ne dis pas seulement parce que les avantures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le stile tout fleuri & tendre qu'il est, serait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot, rien de ce qui constitue cet art si difficile de la Poësie, art qui n'a pas plus de raport avec la Prose, que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'ortographe qu'on a suivie dans cette édition, c'est celle de l'Auteur; il l'a justifiée lui-même; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poësie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si *fiers*;
Qu'ils tremblent à leurs tours pour leurs propres *foïers*;

Ma colère revient & je me *reconnois*,
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*;

Je

(1) Mithridate.

(1) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts si je vous en *ſavois*.

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eut obvié à ces défauts, & que ces deux Poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſaient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de *Boileau*,

(2) La diſcorde en ces lieux menace de *s'acroître*;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'acraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Mme. *Deshoulières* dit:

(3) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant;
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'acraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

(4) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts & le *Cloître*.

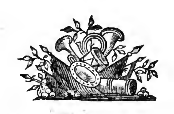
Une bizarrerie ſi marquée, vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eut été une affaire d'éclat. Mr. de *Voltaire* n'a porté que les

(1) Le Flateur.
(2) Lutrin. *Ch. II.*
(3) Célimene, eglogue.
(4) Epitre IV. *Boil.*

les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux: en conséquence il a fait rimer *François* avec *succès*, &c. Et pour satisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, substituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le son de l'*è*, comme dans bienfaits, souhaits, &c. Mr. de *Voltaire* a été d'autant plus autorisé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falait distinguer dans son Poëme certains mots, qui écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une signification différente: sous le froc de *François*, &c. des courtisans *Français*, &c.

C'est-là ce que j'avais à dire sur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font présumer favorablement du succès.

Quant à ce que j'ai dit sur le mérite de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment, & que si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'est pas que je ne leur sois entiérement oposé. Peut-être un jour pourai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.



DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.

LE plus horrible accident, qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV.* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la ruë; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enléve des perſonnes conſidérables, il faut qu'elles aïent été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'ar-

rète ; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mére de *Henri IV.* mourut d'une pleuréſie ; combien d'Auteurs la font empoiſonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis.* On ne s'aviſe guères de douter que le Pape *Alexandre VI.* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le Cardinal *Corneto*, & pour quelques autres Cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit, qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le Pape fut un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guicciardin*: *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet ſi important ? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un

un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plûtôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fiévre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de ſon pére, voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le pére & le fils ſont malades en même tems, donc ils ſont empoiſonnés: ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la Logique d'un peuple qui déteſte ſon Maître: mais ce ne doit pas être celle d'un Hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité: il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au ſujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent compoſés par des Sécretaires du Duc de *Sully* alors diſgracié par *Marie de Médicis*; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette Princeſſe, que la mort de *Henri IV.* faiſait Maîtreſſe du Roïaume, & ſur le Duc *d'Eſpernon* qui ſervit à la faire déclarer Régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; & celui qui vient de faire imprimer le ſixiéme tome des mémoires de Condé, fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre ? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point ?

On accuſe à la fois le pére *Alagona* Jéſuite, oncle du Duc de *Lerme*; tout le Conſeil Eſpagnol, la Reine *Marie de Medicis*, la maîtreſſe de *Henri IV.* Madame de *Verneuil*, & le Duc *d'Eſpernon*. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſ-

maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit; si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le coûteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le Duc *d'Espernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appellait *Catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son coûteau sanglant, & qui voulait qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves, dit *Mezeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je répons, qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sai quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Descomans*, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe, céle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune-homme qu'on aurait séduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé, ne décélerait-il pas ses séducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape; j'ai eu des visions, des révélations*,

tions; j'ai cru servir DIEU : *je reconnais que je me suis trompé, & que je suis coupable d'un crime horrible; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la Messe; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au Roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques; il avoue que le dessein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois; qu'il y a résisté; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac.*

> Que toujours dans mon cœur
> Jesus soit le vainqueur.

Qui ne reconnait, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue?

Ses complices étaient la superstition & la fureur qui animèrent *Jean Chatel*, *Pierre Barriere*, *Jaques Clément.* C'était l'esprit de *Poltrot* qui assassina le Duc de *Guise*; c'étaient les maximes de *Baltazar Gerard*, assassin du grand Prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV.* le meilleur des Rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le Roi des Philistins, *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras, *Samuel* coupant par morceaux un Roi prisonnier de guerre, envers qui *Saul* n'osait

n'osait violer le droit des Nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant les Juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Chatel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St. François* son Patron, & à tous les Saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi; il avoue seulement qu'il a parlé au pére *d'Aubigni* Jésuite de quelques visions qu'il a eues, & le pére *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons? Sont-ce-là des preuves suffisantes?

Cependant l'éditeur du sixiéme tome des mémoires de *Condé* insiste encore; il recherche un passage des mémoires de l'*Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution: *On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premiérement ces paroles ne sont point rapportées dans le procès verbal de l'exécution. Seconde-

ment,

ment, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, où voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le Roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voïait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il ſe voïait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Chatel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de *l'Etoile* ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in folio des mémoires du feu Marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles ; „ La Reine d'Eſpagne *Marie-* „ *Louiſe* d'Orleans eſt morte empoiſonnée par le Marquis „ de *Mansfeld* ; le poiſon avait été mis dans une tourte „ d'anguilles ; la Comteſſe de *Pernits*, qui mangea la deſ- „ ſerte de la Reine, en eſt morte auſſi ; trois Cameriſtes „ en ont été malades ; le Roi l'a dit ce ſoir à ſon petit- „ couvert. „ Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuïé du témoignage de *Louis XIV.* & raporté par un courtiſan de ce Monarque, par un homme-d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la Comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Cameriſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point Mr. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet de chambre imbécile, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes

les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur : que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait, que *le douté eſt le commencement de la ſageſſe.*



ESSAY

ESSAY

SUR LA

POESIE EPIQUE,

Précedé d'un FRAGMENT *d'une lettre écrite par* MR. DE VOLTAIRE *à un membre de l'Academie de Berlin ; qui a été imprimé dans la Préface de l'édition de ses Oeuvres de* 1752.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ECRITE PAR MR. DE VOLTAIRE A UN MEMBRE DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

à Postdam 15. Avril 1752.

....

„ JE réponds à toutes vos questions. La plûpart des „ anecdotes sur Mlle. *Lenclos* sont vraies, mais plu„ sieurs sont fausses. On a oublié d'elle un trait qui „ prouve qu'à vingt ans elle était bien Philosophe. Elle „ eut alors une maladie qui la réduisit à l'extrémité. Ses „ amis pleuraient de la voir mourir si jeune. *Hélas*, „ dit - elle, *je ne laisse au monde que des mourants.* „ L'article de son testament dont vous me parlez n'est „ point un roman ; elle me laissa deux mille francs ; „ j'étais enfant, j'avais fait quelques mauvais vers qu'on „ disait bons pour mon âge. L'Abbé de *Chateauneuf*, „ frére de celui que vous avez vû Ambassadeur à la Haïe, „ m'avait mené chez elle, & je lui avais plû je ne sai „ comment. C'est ce même Abbé de *Chateauneuf* qui

 „ avait

„ avait été ſon dernier amant, mais à qui cette célèbre „ vieille ne donna point ſes triſtes faveurs à l'âge de ſoi- „ xante & dix ans, comme on l'a dit. Vous devez d'ail- „ leurs être perſuadé que les lettres qui courent, ou plu- „ tôt qui ne courent plus ſous ſon nom, ſont au rang „ des *menſonges imprimés*. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta „ à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à „ n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, & la „ miſérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis „ & empoiſonne trop la vie. La carriére de *Ninon* „ qui ne fit point de vers, & qui eut & donna long- „ tems beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la „ mienne.

„ On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa vie, „ mais du moins on a obſervé la bienſéance de ne l'écri- „ re que longtems après ſa mort. Les Biographes qui „ ont écrit ma prétendue hiſtoire, dont vous me parlez, „ ſe ſont un peu preſſés & me font trop d'honneur. „ Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que „ ces Meſſieurs ont écrit. Les uns ont dit d'après l'é- „ quitable & véridique Abbé des *Fontaines*, que je reſſem- „ blais à *Virgile* par ma naiſſance, & que je pouvais „ dire aparemment comme lui

„ O fortunatos nimium ſua ſi bona norint
„ Agricolas!

„ Je penſe ſur cela comme *Virgile*, & tout me parait „ fort égal. Mais le hazard a fait que je ne ſuis pas né „ dans le païs des Eglogues & des Bucoliques. Dans une „ autre vie qu'on s'eſt aviſé de faire encor de moi com- „ me ſi j'étais mort, on me dit fils d'un porteclef du „ Parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au „ Parlement. Mais qu'importe? On ajoute une belle

„ avan-

„ avanture d'un caroſſe avec l'épouſe de Mr. le Duc de „ *Richelieu* dans le tems qu'il était veuf. Tous les au- „ tres contes ſont dans ce goût, & j'aime autant les „ amours du Révérend Pére *de la Chaize* avec Mlle. du „ *Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier „ d'écrire des ſottiſes, les libraires Hollandais de les ven- „ dre & les laquais de les lire.

„ L'article du journal des ſavans dont il eſt queſ- „ tion, n'eſt point dans le journal de Paris; il eſt dans „ celui qu'on falſifie à Amſterdam, & ſe trouve ſous l'an- „ née 1750. *Le Parlement a condamné*, dit ce journal, „ *l'hiſtoire de* Louis XI. *de Mr.* du Clos *ſucceſſeur de Mr.* „ *de* Voltaire *dans la place d'Hiſtoriographe de France, à* „ *cauſe de ce paſſage : la dévotion fut de tout tems l'aſile* „ *des Reines ſans pouvoir*. Ce ſont deux calomnies. Le „ Parlement ne s'eſt point aviſé de condamner ce livre, „ & le Parlement ne ſe mêle point du tout d'examiner „ ſi une Reine eſt dévote ou non. On ajoute une troiſié- „ me calomnie, c'eſt *que je ſuis exilé de France, & réfu-* „ *gié en Pruſſe*. Quand cela ſerait, il me ſemble que ce „ ne ſerait pas une de ces vérités inſtructives qui ſont du „ reſſort du journal des ſavants. Le fait eſt que le Roi „ de Pruſſe, qui m'honore de ſes bontés depuis quinze „ ans, m'a fait venir auprès de lui, qu'il a fait deman- „ der au Roi mon Maître par ſon Envoïé que je puſſe „ reſter à ſa Cour en qualité de ſon Chambellan, que „ j'y reſterai tant que je pourai lui être de quelque uti- „ lité dans ſon goût pour les belles-lettres, & que ma „ mauvaiſe ſanté & mon âge me permettront de profiter „ de ſes lumiéres & de ſes bontés; que le Roi mon Maî- „ tre en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pen- „ ſion, & m'a conſervé la charge de Gentilhomme or- „ dinaire de ſa chambre. J'en demande pardon aux ca- „ lomniateurs & à ceux qui ſe mêlent d'être jaloux; „ mais la choſe eſt ainſi. Je n'y puis que faire; & j'a-

„ joute qu'un homme de lettres ferait bien indigne de „ l'ètre s'il était entèté de ces honneurs, & s'il n'était „ pas toûjours auffi prèt à les quitter, que reconnaiffant „ envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point facri- „ fié ma liberté au Roi de Pruffe, & je la préférerai tou- „ jours à tous les Rois.

„ Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on „ a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaifes. „ C'eft de toutes la plus paffable; il y a pourtant bien „ des fautes. Une des plus grandes eft d'y avoir inféré „ quatre chapitres du Siécle de *Louis XIV.* qui eft im- „ primé aujourdhui féparément. C'eft un double emploi; „ & il eft bien vrai, furtout en fait de livres, qu'il ne „ faut pas multiplier les êtres fans néceffité. C'eft par „ cette raifon que je me donnerai bien de garde de vous „ envoïer les petites piéces fugitives que vous me deman- „ dez. Tous ces vers de fociété ne font bons que pour „ les fociétés feules & pour les feuls momens où ils ont „ été faits. Il eft ridicule d'en faire confidence au public. „ De quoi s'eft avifé ce compilateur des lettres de la Rei- „ ne *Chriftine*, de groffir fon énorme recueil d'une lettre „ que j'écrivis il y a quelques années à la Reine de Sué- „ de d'aujourdhui? Comment a-t-il eu cette lettre? com- „ ment a-t-il pu en eftropier les vers au point où il l'a „ fait? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que „ de la plûpart des lettres inutiles de la Chancélerie de la „ Reine *Chriftine.* Il eft vrai qu'en écrivant à la Reine „ *Ulrique* avec cette liberté que fes bontés & la poéfie „ permettent, je feignais que *Chriftine* m'avait aparu, & „ je difais:

„ A fa juppe courte & legére,
„ A fon pourpoint, à fon collet,
„ Au chapeau garni d'un plumet;
„ Au ruban ponceau qui pendait

„ Et

„ Er par devant & par derriére,
„ A sa mine galante & fiére
„ D'Amazone & d'avanturiére,
„ A ce nez de Consul Romain,
„ A ce front altier d'Héroïne,
„ A ce grand œuil tendre & hautain,
„ Moins beau que le vôtre & moins fin,
„ Soudain je reconnus Christine,
„ Christine des arts le maintien,
„ Christine qui céda pour rien
„ Et Son Roïaume & vôtre Eglise,
„ Qui connut tout & ne crût rien,
„ Que le Saint Pére canonise,
„ Que damne le Luthérien,
„ Et que la gloire immortalise.

„ Voilà, Monsieur, le morceau de cette lettre, que „ le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains „ lourdes qui fannent les fleurs qu'elles touchent. Mais „ comptez que la plûpart de toutes ces petites piéces sont „ des fleurs éphéméres qui ne durent pas plus que les „ nouveaux sonnets d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. „ On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passa-„ géres dans toutes les misérables éditions qu'on a don-„ nées de moi, & auxquelles DIEU merci je n'ai au-„ cune part. Soïez persuadé que de même qu'on ne doit „ pas écrire tout ce que les Rois ont fait, mais seulement „ ce qu'ils ont fait de digne de la postérité; de même „ on ne doit imprimer d'un Auteur que ce qu'il a écrit „ de digne d'être lu. Avec cette régle honnête il y au-„ rait moins de livres & plus de goût dans le public. J'es-„ pére que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde „ sera

„ſera meilleure que toutes les précédentes. Ce ſera pour „moi une conſolation dans le regret que j'ai d'avoir „trop écrit.

„J'aurais voulu ſuprimer beaucoup de choſes qui échapent à l'eſprit dans la jeuneſſe, & que la raiſon condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir ſuprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'épitre ſur la calomnie, parce que je n'aime à faire de „vers contre perſonne, que *Rouſſeau* a été malheureux, „& qu'en bien des choſes il a fait honneur à la Littérature Françaiſe. Mais il me reduiſit malgré moi à la néceſſité de répondre à ſes outrages par des vérités dures. „Il attaqua preſque tous les gens de lettres de ſon tems „qui avaient de la réputation; ſes ſatires n'étaient pas „comme celles de *Boileau* des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures perſonelles & atroces. Les „termes de *bélitre*, de *marouſle*, de *louve*, de *chien*, deſhonorent ſes épitres dans leſquelles il ne parle que de „ſes querelles. Ces baſſes groſſiéretés revoltent tout Lecteur honnête homme, & font voir que la jalouſie rongeait ſon cœur du fiel le plus acre & le plus noir. Voici les deux volumes intitulés le *portefeuille*. Ce n'eſt „qu'un recueil de mauvaiſes piéces dont la plûpart ne ſont „point de *Rouſſeau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapſodie. La „comédie de *l'Hypocondre* eſt de lui; & c'eſt aparemment „pour décrier *Rouſſeau* qu'on a imprimé cette ſottiſe. Il „avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris; mais les „Comédiens n'aïant oſé s'en charger, il n'oſa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'Auteur y a condamnés.

„Vous ſerez plus faché de voir dans ce recueil une „lettre ſur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet Académicien diſtingué, l'accuſant des manœuvres les plus lâches, & lui reprochant juſqu'à la pe-

„tite

„ tite fortune que ſon mérite lui avait acquiſe. Cela in-„ digne à la fois & contre l'Auteur & contre l'Editeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de „ *Rouſſeau* devaient pour ſon honneur les ſuprimer à ja-„ mais. Elles ſont dépourvues d'eſprit & très ſouvent de „ vérité. Elles ſe contrediſent : il dit le pour & le con-„ tre : il loue & il déchire les mêmes perſonnes : il par-„ le de DIEU à des gens qui lui donnent de l'argent, „ & il envoie des ſatires à *Broſſette* qui ne lui donne „ rien.

„ La véritable cauſe de ſa derniére diſgrace chez le „ Prince *Eugéne*, puiſque vous la voulez ſavoir, vient „ d'une ode intitulée la *Palinodie*, qui n'eſt pas aſſurément „ ſon meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un Ma-„ réchal de France Miniſtre d'Etat, * qui avait été autrefois „ ſon protecteur. Ce Miniſtre mariait alors une de ſes filles „ au fils du Maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'inſulte „ que faiſait *Rouſſeau* au beau-pére de ſon fils, ne dédaigna „ pas de l'en faire punir, toute mépriſable qu'elle était. Il en „ écrivit au Prince *Eugéne*, & ce Prince retrancha à *Rouſ-„ ſeau* la penſion qu'il avait la généroſité de lui faire en-„ cor, quoiqu'il crût avoir ſujet d'ètre mécontent de lui, „ dans l'affaire qui fit paſſer le Comte de *Bonneval* en „ Turquie. Madame la Maréchale de *Villars*, dont je ſe-„ rais forcé d'atteſter le témoignage s'il en était beſoin, „ peut dire ſi je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de „ Mr. le Maréchal, & ſi elle-même ne m'impoſa pas ſi-„ lence en me diſant que *Rouſſeau* ne méritait point de „ grace. Voilà des faits, Monſieur, & des faits autenti-„ ques. Cependant *Rouſſeau* crut toujours que j'avais en-„ gagé Mr. le Maréchal *de Villars* à écrire contre lui au „ Prince *Eugéne*.

„ Si je ne fus pas la cauſe de ſa diſgrace auprès de ce „ Prince, je vous avoue que je fus cauſe malgré moi „ qu'il

* *Le Maréchal de Noailles.*

„ qu'il fut chaſſé de la maiſon de Monſieur le Duc d'*A-*
„ *remberg*. Il prétendit dans ſa mauvaiſe humeur que je
„ l'avais accuſé auprès de ce Prince d'être en effet l'Au-
„ teur des couplets pour leſquels il avait été banni de
„ France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un
„ journal de *du Sauzet* cette impoſture. Je me ſentis obligé
„ pour toute explication d'envoïer le journal à Mr. le
„ Duc d'*Aremberg*, qui chaſſa *Rouſſeau* ſur ce ſeul ex-
„ poſé. Voilà pour le dire en paſſant, ce qu'a produit
„ la déteſtable & honteuſe licence qu'on a priſe trop
„ longtems en Hollande d'inſérer des libelles dans des
„ journaux, & de déshonorer par ces turpitudes un tra-
„ vail littéraire imaginé en France pour avancer les pro-
„ grès de l'eſprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les der-
„ niéres années de *Rouſſeau* bien malheureuſes. La preſ-
„ ſe, il le faut avouer, eſt devenue un des fléaux de la
„ ſociété, & un brigandage intolérable.

„ Au reſte, Monſieur, je vous l'avouerai hardiment;
„ quoique je ne me fuſſe jamais ouvert à Mr. le Duc
„ d'*Aremberg* ſur ce que je penſais des couplets infa-
„ mes, & de la ſubornation de témoins, qui attirè-
„ rent à *Rouſſeau* l'arrêt dont il fut flétri en France, ce-
„ pendant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il ſavait
„ que je penſais ainſi; & c'était une des grandes ſources
„ de ſa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opi-
„ nion. J'étais inſtruit plus que perſonne; la mére du
„ petit malheureux qui fut ſéduit pour dépoſer contre
„ *Saurin* ſervait chez mon pére; c'eſt ce que vous trou-
„ verez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'Avo-
„ cat *du Cornet* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette
„ femme, & même pluſieurs années après le procès cri-
„ minel. Elle me dit toûjours *que* DIEU *avait puni ſon*
„ *fils, pour avoir fait un faux ſerment, & pour avoir ac-*
„ *cuſé un homme innocent*; & il faut remarquer que ce
„ garçon ne fut condamné qu'au banniſſement, en faveur
„ de

„ de ſon âge & de la faibleſſe de ſon eſprit. Je n'entre „ point dans le détail des autres preuves ; vous devez „ préſumer qu'il eſt bien difficile que deux Tribunaux „ aïent unanimement condamné un homme dont le cri- „ me n'eut pas paru avéré. Si vous voulez après cette „ réflexion ſonger quelle bile noire dominait *Rouſſeau*, ſi „ vous voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre le Di- „ recteur de l'Opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour* & d'au- „ tres, des couplets entiérement ſemblables à ceux pour „ leſquels il fut condamné ; ſi vous obſervez que tous „ ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abomina- „ bles, étaient ſes ennemis & les amis de *Saurin* ; votre „ conviction ſera auſſi entiére que celle des Juges. En- „ fin quand il s'agit de flétrir ou le Parlement ou *Rouſ- „ ſeau*, il eſt clair qu'après tout ce que je viens de vous „ dire il n'y a pas à balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le conduiſirent „ l'envie & la haine dont il était dévoré. Songez y bien, „ Monſieur ; la jalouſie quand elle eſt furieuſe produit plus „ de crimes que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre jugement, c'eſt „ la dévotion dont *Rouſſeau* voulut couvrir ſur la fin de „ ſa vie de ſi grands égaremens & de ſi grands malheurs. „ Mais lorſqu'il fit un voïage clandeſtin à Paris dans ſes „ derniers jours, & lorſqu'il ſollicitait ſa grace, il ne put „ s'empêcher de faire des vers ſatiriques, bien moins bons „ à la vérité que ſes premiers ouvrages, mais non moins „ diſtillans l'amertume & l'injure. Que voulez-vous que „ je vous diſe ? La *Brinviliers* était dévote, & allait à con- „ feſſe après avoir empoiſonné ſon pére ; & elle empoi- „ ſonnait ſon frére après la confeſſion. Tout cela eſt hor- „ rible. Mais après les excès où j'ai vû l'envie s'empor- „ ter, après les impoſtures atroces que je l'ai vû ré- „ pandre, après les manœuvres que je lui ai vû faire, „ je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon âge. Adieu, Mon- „ ſieur.

„ ſieur. Vous trouverez dans ce paquet les lettres de „ M. *de la Rivière.* Je l'ai connu autrefois: il avait un „ eſprit aimable; mais il n'a bien écrit que contre ſon „ beau-pére. C'eſt encor là une affaire bien odieuſe du „ côté de *Buſſi-Rabutin.* Le *factum* de *la Rivière* vaut „ mieux que les ſept tomes de *Buſſi*; mais il ne fallait pas „ imprimer ſes lettres &c.





ESSAY *

SUR LA

POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFERENS GOUTS DES PEUPLES.



N a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poëtiques contre un Poëme.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

* Cet Essay avait d'abord été composé en Anglais par l'Auteur lorsqu'il était à Londres en 1726. On le traduisit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade. Mais depuis, l'Auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revû & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

me. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur: le monde est plein de critiques, qui à force de *Commentaires*, de *Définitions*, de *Distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtems dans la tète d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pû avoir une connoissance très vraïe en peu de mois par la lecture de quelques bons livres. La voïe par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de Poësie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des Poetes a créées en se jouant. Ce sont des Tyrans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport; & quand même leurs régles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles? *Homére*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guères obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les Grands-Hommes dans leur marche, & feraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des bequilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homére* des régles, qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour recon-

reconcilier *Homére* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odiſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs régles à l'*Eneide*. Ils ont fait à peu près comme les Aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un Ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme ſavans, & qui ſe croïent tels, venait vous dire, *le Poëme Epique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achéve quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année*; il faudrait lui répondre: Votre définition eſt très fauſſe; car ſans examiner ſi l'*Iliade* d'*Homére* eſt d'accord avec votre régle, les Anglais ont un Poeme épique, dont le Héros loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le Diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir déſobéi à DIEU. Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*, & beaucoup de perſonnes le préférent à *Homére*, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une avanture malheureuſe? Non: cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *Céſar* de *Shakeſpear*, le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Merope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinaut*, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particuliére pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés, qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familiéres. Il n'en eſt point des Arts, & ſurtout de ceux qui

dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toujours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins different. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siécles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats: ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La Musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourdhui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi*: des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes. Mais sans aller si loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la premiére fois qu'il entend du récitatif en Italie: autant en fait un Italien à l'Opera de Paris; & tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes, que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, & doit par conséquent l'être beaucoup dans la Musique. Nous suivons à peu près les régles d'Architecture de *Vitruve*; cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos Architectes, ne ressemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Ciceron*, que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples, qui aïent plus de rapport à notre sujet. Qu'était la Tragedie chez les Grecs? Un Chœur, qui demeurait presque toujours sur le théâtre, point de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intri-

intrigue amoureuse. En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce païs joignaient à l'activité, qui anime leurs piéces, un stile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun, qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée, que nous devons nous former de la Poesie épique? Le mot *Epique* vient du Grec Επος, qui signifie discours : l'usage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'avantures héroïques ; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifiait aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil ; & comme le titre d'*Imperator*, qui apartenait aux Généraux d'armée, fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le Poëme épique regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems ; que la scéne soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade* ; que le Héros voiage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée* ; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre, ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans *la Luziade*, dans l'Amerique comme dans l'*Araucana* ; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *Paradis* de *Milton* ; il n'importe : le Poëme sera toujours un Poëme épique, un Poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre Mr. *Addisson*, de donner le titre de Poëme épique au Paradis perdu de *Milton*, appellez-le, si vous voulez, un Poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il

qu'il vous plaira, pourvu que vous confeffiez, que c'eft un ouvrage auffi admirable en fon genre que *l'Iliade*.

Ne difputons jamais fur les noms. Irais-je refufer le nom de Comédies aux piéces de Mr. *Congreve*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne font pas dans nos mœurs? La carriére des Arts a plus d'étendue qu'on ne penfe: un homme, qui n'a lû que les Auteurs claffiques, méprife tout ce qui eft écrit dans les langues vivantes, & celui qui ne fait que la langue de fon païs, eft comme ceux qui n'étant jamais fortis de la Cour de France, prétendent que le refte du monde eft peu de chofe, & que qui a vû Verfailles a tout vû.

Mais le point de la queftion & de la difficulté eft de favoir, fur quoi les nations polies fe réuniffent, & fur quoi elles différent. Un Poeme épique doit partout être fondé fur le jugement, & embelli par l'imagination: ce qui appartient au bon fens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & fimple*, qui fe dévelope aifément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'avantures monftrueufes. On fouhaite généralement que cette unité fi fage foit ornée d'une variété d'épifodes, qui foient comme les membres d'un corps robufte & proportionné. Plus l'action fera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleffe eft d'être féduits par tout ce qui eft au-delà de la vie commune. Il faudra furtout que cette action foit *intéreffante*; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poéme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ferait infipide en tout tems & en tout païs. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme, qui puiffe être fatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eft promis d'avoir.

Telles font à peu près les principales régles, que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir Célefte, la nature des épifodes, tout ce qui dépend

de

de la tyrannie de la coutume, & de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions, & point de régles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaisent également à toutes les Nations ? Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modéles, *Homère*, *Démosthene*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une seule République de lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque païs un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractère de leur païs à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés & meuris par le même Soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol à son stile, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur & la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un stile majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particuliéres aux Anglais ; ils sont surtout amoureux des allégories & des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance ; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque & monstrueuse, ni la douceur Italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ses jours cette différence, qui se trou-

ve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur stile.

On approuve avec raison en Italie, ces vers de la troisiéme stance du premier Chant de la Jérusalem.

Cosi allegro fanciul porgiamo asperfi
Di soavi licor gli orli del vaso:
Succhi amari ingannato intanto ei beve;
E dall'inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables, qui envelopent des leçons utiles, avec une médecine amére donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un Poéme épique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans son stile familier, ne nous paraitrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le chant seiziéme de la Jérusalem, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

Volea gridar: dove, o crudel, me sola
Lasci? ma il varco al suon chiuse il dolore:
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre vers Italiens sont très-touchans & très-naturels; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en Français. „ Elle voulait crier; cruel, pour„ quoi me laisses-tu seule ? mais la douleur ferma le che„ min à sa voix, & ces paroles douloureuses reculèrent „ avec plus d'amertume, & retentirent sur son cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du Poéme singulier de *Milton*, dont j'ai déja

ja parlé ; c'est au premier Livre dans la description de Satan & des Enfers.

——— Round he throws his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and stedfast hate.
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation wast and wild:
A dungeon horrible, on all sides round,
As one great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather a darkness visible,
Serv'd only to discover sights of woe;
Regions of sorrow! doleful shades! where peace
And rest can never dwell, hope never comes
That comes to all; &c.

» Il proméne de tous côtés ses tristes yeux, dans lesquels sont peints le désespoir & l'horreur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il voit d'un coup d'œil, aussi loin que les regards des Chérubins peuvent percer, ce séjour épouvantable, ces déserts désolés, ce dongeon immense, enflâmé comme une fournaise énorme. Mais de ces *flâmes il ne sortait point de lumiéres, ce sont des ténèbres visibles*, qui servent seulement à découvrir des spectacles de désolation, des régions de douleur, dont jamais n'approchent le repos ni la paix, où l'on ne connaît point l'espérance connue partout ailleurs.

Antonio de Solis dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit, où *Montézume* consultait ses Dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumiére, ajoute : *o permittian solamente lo que bastava porque se viesse la óscuridad* : „ou laissaient entrer seulement autant de jour, qu'il en fallait pour voir l'obscurité „. Ces ténébres visibles de *Milton* ne sont point

 condam-

condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain, que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés : Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions ; l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matiére, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire. Qu'un homme comme le P. *Bourdaloüe* prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geste noble, un discours patétique, il s'écrie : „ Oui, Chrètiens, vous étiez bien disposés ; „ mais le sang de cette veuve que vous avez abandonnée ; mais le sang de ce pauvre que vous avez laissé „ opprimer ; mais le sang de ces misérables dont vous „ n'avez pas pris en main la cause ; ce sang retombera „ sur vous, & vos bonnes dispositions ne serviront qu'à „ rendre sa voix plus forte pour demander à DIEU vengeance de votre infidélité. Ah ! mes chers Auditeurs, „ &c. „ Ces paroles patétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglais : Car autant qu'ils aiment sur le théatre les expressions empoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, & récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, & quelquefois séche, qu'un homme lit au peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir, combien grande est la différence entre les goûts des Nations.

Je sai, qu'il y a plusieurs personnes, qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent, que la raison, & les passions sont par-tout les mêmes ; cela est vrai, mais

mais elles s'expriment par tout diverſement. Les hommes ont en tout païs un nés, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le païs de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales, des arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connoiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lû *Virgile* & *Homére*; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lû *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les Anciens; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue; la Religion qui eſt preſque toujours le fondement de la Poëſie épique, eſt parmi nous l'opposé de leur Mithologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du ſiége de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes n'ont pas la moindre reſſemblance; notre Philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homére* nous repréſente ſes Dieux s'enyvrans de nectar, & rians ſans fin de la mauvaiſe grace, dont *Vulcain* leur ſert à boire, cela était bon de ſon tems, où

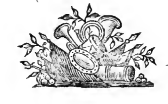
où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme une troupe d'Anges & de Saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un Auteur, qui irait après *Virgile* introduire des Harpies enlevans le dîner de son Héros, & qui changerait de vieux vaisseaux en belles Nymphes ? En un mot admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sureté.

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un voïageur, que la *Jérusalem* du *Tasse*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand *Newton*. *Camoëns* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, & même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces Poemes épiques de différente nature, nés en des siécles & dans des païs éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais ; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leurs païs.

C'est une entreprise au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre ; j'essaïerai seulement de craïonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au Lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein ; je ne ferai que proposer ; il doit juger ; & son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu, qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'Art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ;

nes; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, dans tous les tems, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un païs, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à Mr. *Perraut* comment il doit juger de l'*Iliade;* il ne ſe laiſſera point tyranniſer par *Scaliger*, ni par *le Boſſu;* mais il tirera ſes régles de la nature & des exemples, qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'*Homére* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipſo* & *Didon*, *Armide* & *Eve*.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux maniéres de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter: peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.



CHAPI-

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'Ere Chrètienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend, qu'il écrivait dans *l'âge* qui suivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain, qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvait avoir vû dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siége, & il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie, qui avaient vû *Ulisse*, *Menelas* & *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade*, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des Poetes pour Historiens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cent ans après *Hésiode* & *Homère*, qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ces tems-là était une chose aussi rare, qu'un bon livre l'est aujourdhui : loin de donner au public l'histoire *in folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coûtume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers,

vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poësie sans musique.

A l'égard d'*Homére*, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que longtems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître; mais la commune opinion est, que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, & que celui, dont la postérité a fait un DIEU, a vécu méprisé & misérable; deux choses compatibles.

L'Iliade, qui est le grand ouvrage d'*Homére*, est plein de Dieux & de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible; ils sont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraïent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation, qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches, que l'on fait à *Homére*: on lui impute l'extravagance de ses Dieux, & la grossiéreté de ses Héros. C'est reprocher à un Peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. *Homére* a peint les Dieux tels qu'on les croïait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la Théologie Payenne; mais il faudrait être bien dépourvû de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homére*. Si l'idée des trois Graces, qui doivent toujours accompagner la Déesse de la beauté, si la ceinture de Vénus sont de son invention: quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette Religion, que nous lui reprochons? Et si ces fables étaient déja reçues avant lui, peut-on mépriser un siécle, qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes?

Quant à ce qu'on appelle grossiéreté dans les Héros d'*Homére*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patro-*

cle

cle au neuviéme livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille*; *Achille* & *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII*. Roi de Suéde, a fait six mois sa cuisine à *Demir Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme: & la plupart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros, qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la Princesse *Nausica*, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celle du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'*Auguste* aïent filé les habits de leur pére, lorsqu'il était Maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas, qu'une simplicité si respectable ne vale bien la vaine pompe, la mollesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nouries.

Que si l'on reproche à *Homére* d'avoir tant loué la force de ses Héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les Nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les Anciens se faisaient une gloire d'être robustes: leurs plaisirs étaient des exercices violens: ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homére* avait à représenter un *Ajax*, & un *Hector*, non un Courtisan de Versailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu justice au fonds du sujet des Poëmes d'*Homére*, ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matiére, que je me bornerai à une seule réflexion, dont

ceux

ceux qui s'apliquent aux belles-lettres pouront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homére* a eu des Temples, il s'est trouvé bien des infidelles, qui se sont moqués de sa Divinité. Il y a eu dans tous les siécles des savans, des *raisonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoïable; tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce pére de la Poésie est depuis quelque tems un grand sujet de dispute en France : *Perraut* commença la querelle contre *Despreaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son livre du paralléle des anciens & des modernes, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode & beaucoup de méprises. Le redoutable *Despreaux* accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévûes; desorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perraut*, sans qu'on entamât seulement le fonds de la question. *Houdart de la Motte* a depuis renouvellé la querelle : il ne savait pas la langue Grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion & de finesse, que ses dissertations sur *Homére*. Madame *Dacier* connue par une érudition, qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homére* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit, que l'ouvrage de Mr. *de la Motte* était d'une femme d'esprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue Grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la superstition des Commentateurs était incapable d'apercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi lorsque je lus *Homére*, & que je vis ces fautes grossiéres qui justifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes; je ne pus croire d'abord, que le même génie eût composé tous les Chants de l'*Iliade*.

En

En effet nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur, qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homére*, a fait à la vérité *Pertharite*, *Surena*, *Agesilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polieucte*; mais *Surena* & *Pertharite* sont des sujets encor plus mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont très-faibles; mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossiéres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homére* m'a été dévelopé. *Shakespear*, leur premier Poete tragique, n'a guére en Angleterre d'autre épithéte que celle de Divin. Je n'ai jamais vû à Londres la salle de la Comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Addisson*, qu'aux anciennes piéces de *Shakespear*. Ces piéces sont des monstres en Tragedie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le Héros, qui meurt de vieillesse au cinquiéme; on y voit des sorciers, des paisans, des yvrognes, des bouffons, des fossoïeurs qui creusent une fosse, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespear*. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaise, je ne pouvais comprendre, comment une nation si éclairée pouvait admirer un Auteur si extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, & qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voïaient comme moi les fautes grossiéres de leur Auteur favori; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singuliéres, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années, qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui ont ser-

vi

vis à l'augmenter plutôt, qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de *Caton*, & ſes talens qui en ont fait un Secretaire d'Etat, n'ont pû le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilége du génie d'invention ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans régle ; il s'égare dans ſa carriére : mais il laiſſe loin derriére lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à peu près était *Homére* : il a créé ſon Art & l'a laiſſé imparfait : c'eſt un cahos encore ; mais la lumiére y brille déja de tous côtés.

Le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces Poëmes fameux par leur ridicule, ſont à la honte des régles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* eſt plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homére*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homére* eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui*. Si c'eſt un DIEU, qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatriéme il arrive au bout de la terre*. Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colére d'*Achille*, il perſonifie les priéres, *elles ſont filles du Maître des Dieux, elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancellans ; elles ſuivent de loin l'injure, l'injure altiére qui court ſur la terre d'un*

pied léger, *levant sa tête audacieuse*. C'est ici sans doute, qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'Académie Française, qui dans sa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau passage, & le racourcit ainsi en deux vers:

On appaise les Dieux; mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empèché Mr. *de la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet Académicien si ingénieux a cru, que quelques antithéses, quelques tours délicats pouraient suppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conservé aucune de ses beautés: il a fait un petit squélette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué des louanges à *la Motte*; en vain avec tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, & *Homére* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homére* en faveur de ses beautés, sont la plupart des esprits trop Philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de Mr. *Pascal*, qu'il n'y a point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots*, *comme fatal laurier*, *bel astre*, *& que c'est cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des Poëtes il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on

Qu'on ne croïe point encore connaître les Poëtes par les traductions ; ce ferait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eftampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Madame *Dacier*, n'a point lû *Homère*; c'eft dans le Grec feul qu'on peut voir le ftile du Poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aïent jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* luimême, qu'on trouvera comme fes Héros, tout plein de défauts, mais fublime. Malheur a qui l'imiterait dans l'œconomie de fon Poëme! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'eft précifément par ces détails que la Poëfie charme les hommes.



CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tète de plusieurs éditions des ouvrages de ce Grand-Homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine, qu'un poulain qu'on avait envoïé à *Auguste* était né d'une jument malade ; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sai, par quelle fatalité la mémoire des Grands-Hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il nâquit l'an 684. de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier Consulat du Grand *Pompée* & de *Crassus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15. de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Gréce pour mettre dans la retraite la derniére main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poëtes Epiques, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécéne*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout

tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe dérobait très ſouvent en rougiſſant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire; ſes mœurs étaient ſimples; il négligeait ſa perſonne & ſes habillemens; mais cette négligence était aimable. Il faiſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement Grands-Hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrêmités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le Philoſophe nous apprend, que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Ciceron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très beaux vers de *Ciceron.* Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Ciceron* s'éleva quelquefois à la Poéſie?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte.* Cet heureux Tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux: auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donné d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions; ils nous font aimer ſa mémoire; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la Terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* & à l'Empereur même. On ſait, qu'il ordonna par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon *Enéïde*, dont il n'était point ſatisfait; mais on ſe donna bien de garde d'obéïr à ſa derniére volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre, que *Virgile* avait donné en mourant; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergo ne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis, &c.

Cet ouvrage que l'Auteur avait condamné aux flâmes est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son Poëme des traditions fabuleuses, que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui, à peu près comme *Homère* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siége de Troie; car en vérité il n'est pas croïable, qu'*Homère* & *Virgile* se soient soumis par avance à cette régle bizarre, que le Pére *le Bossu* a prétendu établir; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, & de disposer toutes les actions, qui se passent dans le Poëme, avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette régle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siécle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poetes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un Héros connu, dont le nom seul puisse imposer au Lecteur, & un point d'histoire, qui soit par lui-même intéressant. Tout Poete Epique qui suivra la régle de *le Bossu*, sera sûr de n'être jamais lû; mais heureusement il est impossible de la suivre: car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pouraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan: il faudra de nécessité, que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre; & y a-t-il rien de plus ridicule, que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire?

Virgile rassembla donc dans son Poëme tous ces différens matériaux, qui étaient épars dans plusieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicarnasse*. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*; il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les

les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Afcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs affiettes*, *&c.* Pour la métamorphofe des vaiffeaux d'*Enée* en Nymphes, *Denis d'Halicarnaffe* n'en parle point : mais *Virgile* lui-même prend foin de nous avertir, que ce conte était une ancienne tradition, *Prifca fides facto*, *fed fama perennis.* Il femble, qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu fe l'excufer à lui-même en fe rappellant la créance publique. Si on confidérait dans cette vue plufieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ferait moins prompt à le condamner.

N'eft-il pas vrai, que nous permettrions à un Auteur Français, qui prendrait *Clovis* pour fon Héros, de parler de la fainte ampoule, qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui fe conferve encore avec foi dans cette ville? Un Anglais, qui chanterait le Roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur *Merlin?* Tel eft le fort de toutes ces anciennes fables, où fe perd l'origine de chaque peuple, qu'on refpecte leur antiquité, en riant de leur abfurdité. Après tout, quelque excufable qu'on foit de mettre en œuvre de pareils contes, je penfe qu'il vaudrait encore mieux les rejetter entiérement; un feul Lecteur fenfé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conftruction de la fable, *Virgile* eft blâmé par quelques critiques, & loué par d'autres, de s'être affervi à imiter *Homère.* Pour moi, fi j'ofe hazarder mon fentiment, je penfe, qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre fur la fcène les Dieux d'*Homère*, qui étaient auffi les fiens, & qui felon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais affurément, il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du fiége de Troie; mais j'ofe dire, qu'il y a plus d'art, & des

beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homére*. On nous crie, que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso*; qu'*Enée* ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homére a fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai, que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original: quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jetté dans son *Iliade*: Au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, & le fidéle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée* & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me parait juste; mais j'ose dire, qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le Poëte Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros; & comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait, qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage, & le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée*, qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode aurait gâté son Poëme. *Saint-*

Saint-Evremont dit, qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai, qu'*Enée* paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des Héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Dioméde*, qui combattent contre des Dieux, il aurait plû davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection, que l'on fait contre l'*Eneïde*. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé, qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraïe raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte*, que le premier, le ſecond, le quatriéme & le ſixiéme livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'*Eneïde*. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux Enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guères que deſcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vûe, ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un Cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire, que les ſix

ſix derniers Chants de l'*Enéïde* ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile.* Ce que la force de ſon Art a tiré de ce terrain ingrat eſt preſque incroïable. Vous voïez partout la main d'un hommé ſage, qui lutte contre les difficultés: il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homére* avait répandu avec une profuſion ſans régle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'*Enéïde*, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée.* Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe, qui n'a point pour lui de répugnance; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mére de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie.* Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoïe une ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un azile; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne demandait pas: de-là ſuit une guerre cruelle; encor ne commence-t-elle que par hazard & par une avanture commune & petite. *Turnus* en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoïablement par *Enée*; la mére de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort, & le faible Roi Latin pendant tout ce tumulte ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Enée* ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eut été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'*Enée* eut à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits ſur elle, & qu'il

ſécou-

fécourut le vieux Roi *Latinus*, au lieu de ravager fon païs. Il a trop l'air du raviffeur de *Lavinie* : J'aimerais qu'il en fut le vengeur ; je voudrais qu'il eut un rival que je puffe haïr, afin de m'intéreffer au Héros davantage. Une telle difpofition eut été une fource de beautés nouvelles. Le pére & la mére de *Lavinie*, cette jeune Princeffe même, euffent eu des perfonnages plus convenables à jouer. Mais ma préfomption va trop loin ; ce n'eft point à un jeune Peintre à ofer reprendre les défauts d'un *Raphael*, & je ne puis pas dire comme le *Corrége*, *fon Pittor anche io.*



CHAPI-

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

Après avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enëide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite par celà seul une attention particuliére.

Lucain était d'une ancienne Maison de l'Ordre des Chevaliers: il naquit à Cordoue en Espagne sous l'Empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Sénéque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol, qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son stile des barbarismes qui n'y sont point, & qui supposé qu'il y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la Poësie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet, qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premiéres années de ce Régne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité *Virgile*,

Virgile, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cent Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en recitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier, qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un Poëme épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siécle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Dioméde*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissans hommes, qui aïent jamais été, disputaient de l'Empire de la moitié du Monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son Poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé, qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son Poëme aucune description brillante comme dans *Homére*. Il n'a point connu com-

me

me *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés, qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéïde*. Au milieu de ses déclamations empoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Saluste*; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être Poëte. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*, *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Venus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces Héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jettât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre siécle qu'*Enée*: les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de Pharsale, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Venus* descendait dans un nuage d'or à son secours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, sont persuadés, qu'un Poëme ne saurait subsister sans Divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun Poëte, est le discours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*.

mou. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre;
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers;
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons Dieu partout; partout il parle à nous,
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon couroux;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous, qu'à ce temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la terre, & que le cœur du juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voïons eſt cet Etre Suprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons;
Qu'il grave dans nôtre ame au point que nous naiſſons,
Si nous n'y ſavons pas lire nos avantures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien condui-

conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton* avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible, quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me ſemble, que je vois un portique hardi & immenſe, qui me conduit à des ruines.



CHAPI-

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APrès que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs Roïaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les Conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorsqu'après huit cent ans ils commencèrent à renaitre, ils renaquirent Gots & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, est un composé bizarre de grossiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la premiére, ensuite l'Espagnole, puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poësie fut le premier Art, qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Petrarque* écrivirent dans un tems, où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable; chose étrange que presque toutes les Nations du monde aïent eu des Poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siécle avant qu'il parût un Historien. Les Cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les Arts. Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques*, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire, ce qui prouve en passant, que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encore au berceau, lorsque le *Trissin*, Auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la premiére Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poëme épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Gots par Bélizaire sous l'Empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poësie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Leon X*. l'emploïa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue solidité des affaires, à son goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célébres, que nous avons vû quitter, & même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés, qui sont dans *Homére*, & cependant sa grande, faute est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuïe sur *Homére* pour marcher, & tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du Poëte Grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur; le *Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homére*, où *Junon* parée de la ceinture de *Venus*, dérobe à *Jupiter* des caresses, qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Justinien* a les mêmes vûes sur son époux dans l'*Italia liberata*. „Elle commen„ce par se baigner dans sa belle chambre; elle met une „chemise blanche; & après une longue énumération de „tous les affiquets d'une toilette, elle va trouver l'Em„pereur, qui est assis sur un gazon dans un petit jardin; „elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, & „enfin *Justinien le diede un bascio*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette; e sorridendo disse:

Signor

Signor mio dolce, or che volete fare?
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze,
Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto
Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
L'Imperador rispose; Alma mia vita,
Non dubitate de la vista altrui;
Che qui non può venir persona umana
Senon per la mia stanza; & io la chiusi
Come qui venni, et hò la chiave a canto;
E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,
Che vien in esso dalle stanze vostre;
Perchè giamai non lo lasciaste aperto.
E detto questo, subito abbracciolla;
Poi si colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

„L'Empereur lui donna un doux baiser, & lui jetta „les bras au cou. Elle s'arrèta, & lui dit en souriant: „Mon doux Seigneur, que voulez-vous faire? Si quel-„qu'un entrait ici & nous découvraît, je serais si honteu-„se, que je n'oserais plus lever les yeux. Allons dans „notre appartement, fermons les portes, mettons-nous „sur le lit, & puis faites ce que vous voudrez. L'Em-„pereur lui répondit: Ma chère ame, ne craignez point „d'être apperçue. Personne ne peut entrer ici que par „ma chambre, je l'ai fermée, & j'en ai la clef dans ma „poche. Je présume, que vous avez aussi fermé la porte „de votre appartement, qui entre dans le mien: car „vous ne le laissez jamais ouvert. Après avoir ainsi parlé, „il l'embrasse & la jette sur l'herbe tendre, qui semble „partager leurs plaisirs, & qui se couronne de fleurs.„

T 2 Ainsi

Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère*, que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes Héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un Poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de Héros enchantés dans ſes ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.



CHAPI-

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TAndis que le *Triffin* en Italie fuivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carriére toute nouvelle, & s'acquérait une réputation, qui dure encore parmi fes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile* Portugais.

Camouens d'une ancienne famille Portugaife, naquit en Efpagne dans les derniéres années du régne célèbre de *Ferdinand* & d'*Ifabelle*, tandis que *Jean II.* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la Cour de Lisbonne, la premiére année du régne d'*Emmanuel le Grand*, héritier du Trône & des grands deffeins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à fuivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497. *Vafco de Gama* avec une flotte pour cette fameufe entreprife, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardieffe de s'embarquer avec lui, pafferent pour des infenfés, qui fe facrifiaient de gayeté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi: tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces avanturiers, & les pleura comme morts. Cependant l'entreprife réuffit, & fut le premier fondement du commerce, que l'Europe fait aujourdhui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vafco de Gama* dans fon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un défir vague de voïager & de faire fortune, &

 l'éclat

l'éclat que faifaient à Lisbonne fes galanteries indifcrètes, fes mécontentemens de la Cour, & furtout cette curiofité affez inféparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à fa patrie. Il fervit d'abord volontaire fur un vaiffeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un Vice-Roi dans les Indes; *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvait ètre regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs finguliers, que la deftinée refervait à *Camouens.* Il languit quelques années dans un coin de terre Barbare fur les frontiéres de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut qu'il compofa fon Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lufiade*, titre qui a peu de rapport au fujet, & qui, à proprement parler, fignifie la *Portugade.*

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant enfuite à Goa, il fit naufrage fur les côtes de la Chine, & fe fauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant fon Poëme, feul bien qui lui reftait. De retour à Goa, il fut mis en prifon; il n'en fortit, que pour effuïer un plus grand malheur, celui de fuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protegé. Enfin il revint à Lisbonne avec fon Poëme pour toute reffource. Il obtint une petite penfion d'environ 800. livres de notre monnoïe d'aujourdhui; mais on ceffa bien-tôt de la lui païer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre fecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paffa le refte de fa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empreffa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des Grands-Hommes. Quelques villes fe difputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiffance. Ainfi il éprouva en tout le fort d'*Homère.* Il voïagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après fa mort. Tant d'exemples doivent

vent apprendre aux hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie, qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fonds de ſon Poeme n'eſt ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'eſt un nouveau païs découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : „ Je chante ces hommes au-„ deſſus du vulgaire, qui des rives Occidentales de la Lu-„ ſitanie, portés ſur des mers qui n'avaient point encore „ vû de vaiſſeaux, allèrent étonner la Trapobane de leur „ audace : eux dont le courage patient à ſouffrir des tra-„ vaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel Em-„ pire ſous un Ciel inconnu & ſous d'autres étoiles. Qu'on „ ne vante plus les voïages du fameux Troïen, qui por-„ ta ſes Dieux en Italie, ni ceux du ſage Grec, qui revit „ Itaque après vingt ans d'abſence, ni ceux d'*Alexandre*, „ cet impétueux Conquérant. Diſparaiſſez, drapeaux que „ *Trajan* déploïait ſur les frontiéres de l'Inde : Voici un „ homme à qui *Neptune* a abandonné ſon Trident : Voici „ des travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres. „

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais vous m'avez „ inſpiré des ſons doux & touchans, ſi j'ai chanté les „ rives de votre aimable fleuve ; donnez-moi aujourdhui „ des accens fiers & hardis ; qu'ils aïent la force & la clar-„ té de vôtre cours, qu'ils ſoient purs comme vos ondes, „ & que déſormais le Dieu des vers préfère vos eaux à „ celles de la fontaine ſacrée. „

Le Poëte conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit en paſſant les côtes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens Peuples, qui vivent ſur cette côte ; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſiéme Chant, la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du Roi *Don Pedro*, dont l'avanture déguiſée a été jouée depuis peu ſur le

 Théa-

Théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans & mieux écrits. La ſimplicité du Poème eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une, qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems, & chez toutes les Nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout à coup un formidable objet. C'eſt un fantome, qui s'éléve du fond de la mer ; ſa tète touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui ; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun vaiſſeau n'avait encor fendu les flots ; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui diſputer l'Empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuïer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout païs ſans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrèmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une iſle enchantée, qui ſort de la mer, pour le rafraîchiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette iſle a ſervi, dit-on, de modéle à l'iſle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus* aidée des conſeils du Pére Eternel, & ſecondée en même tems des fléches de *Cupidon*, rend les *Nereïdes* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une *Nereïde*, & *Thetis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'iſle, & de-là lui montre tous les Roïaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'ètre abandonné ſans reſerve à la deſcription voluptueuſe de cette iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur, que toute

toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer, qu'une isle enchantée, dont *Venus* est la Déesse, & où des Nymphes caressent des matelots après un voïage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend, que dans ce Poeme *Venus* signifie la *Ste. Vierge*, & que *Mars* est évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue, que je ne m'en serais pas apperçû. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris, que *Gama* dans une tempête adresse ses priéres à JESUS-CHRIST, & que ce soit *Venus* qui vienne à son secours. *Bacchus* & la Vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, & *Venus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble, que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme ; mais la poësie du stile, & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronese* parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait placé des Péres Benedictins & des soldats Suisses dans des sujets de l'Ancien Testament.

Le *Camouens* tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens, que *Vasco* après avoir raconté ses avantures au Roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez si Ulysse & Enée ont voïagé aussi loin que moi, & couru autant de périls* : comme si un Barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homére* & son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce Poëme, le plus grand est le peu de liaison qui régne dans toutes ses parties ; il ressemble au voïage dont il est le sujet. Les avantures se succédent les unes aux autres, & le Poëte n'a d'autre

art



art que celui de bien conter les détails. Mais cet art feul, par le plaifir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage eft plein de grandes beautés, puifque depuis deux cent ans, il fait les délices d'une nation fpirituelle, qui doit en connaître les fautes.



CHAPI-

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

T*Orquato Taſſo* commença ſa *Gieruſalemme Liberata* dans le tems que la *Luſiade* du *Camouens* commençait à paraitre. Il entendait aſſez le Portugais pour lire ce Poeme & pour en être jaloux ; il diſait, que le *Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée ; le *Taſſe* était autant au-deſſus de *Camouens*, que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. Le *Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer, qu'il était jaloux de l'*Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi long-tems balancée, & qui lui eſt encore préferé par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs, qui s'étonneront, que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les Poetes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de varieté, plus d'imagination que tous les autres enſemble ; & ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'avare & du joueur en traitant de la Tragédie. L'*Orlando furioſo* eſt d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Eneïde*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des Lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable Poeme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des Ogres & des Géans que des Héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre.

Le *Taſſe* naquit à Surrento en 1544. le 11. Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il

il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie , & avait été longtems une des plus puiſſantes. Sa grand-mére était une *Cornaro* : on ſait aſſez, qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son pére né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par *Charles-Quint.* De-plus, *Bernardo* était Poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant, qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçu de ſon pére , ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne , & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la Poëſie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoïa étudier le Droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie, qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en Philoſophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme ſavant, un homme qui ſavait par cœur la Logique d'*Ariſtote*, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles, ſur des matiéres qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étaient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon Poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de ſa *Jéruſalem.* La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon panchant pour la Poëſie. Il fut reçû dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, ſous le nom de *Pentito*, du Repentant, pour marquer, qu'il ſe repentait du tems qu'il croïait avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où ſon inclination ne l'avait pas appellé. Il

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée, que son pére avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de *Ferrare*, & crut, qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du Cardinal d'*Este*. *Il fut reçu du Roi Charles IX.* disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite*, *& revint à Ferrare*, *comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisaient à quelques louanges ; c'est la fortune des Poëtes. On prétend, qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme, qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques Chants de son Poëme avaient déja paru sous le nom de *Godefroi* ; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée.* Il pouvait dire alors comme un grand homme de l'Antiquité : J'ai vècu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Envelopé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son pére, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis, que lui suscitaient ses talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appellait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le Protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Roïaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait

rait quelque ſecours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altera ſa conſtitution robuſte, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholaſtique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fiévre. Le Marquis *Manſo di Villa* raporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eſt que le *Taſſe* avait la fiévre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poëte. Enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appellé à Rome par le Pape *Clément VII.* qui dans une Congrégation de Cardinaux avait réſolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourdhui, ſur-tout en France, & qui était alors tres-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le *Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape : *Je déſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux *Aldobrandins*, neveux du Pape, qui aimaient & admiraient le *Taſſe*, ſe chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait ſe faire au Capitole ; choſe aſſez ſinguliére, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs

leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs, & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourdhui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère* malgré ses fautes, & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade* : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet, qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon* : j'ose dire, que le *Tasse* a été bien au-delà de son modéle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de varieté. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade*; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, & mieux soutenus; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poëte Grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* craïonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré. L'inquiet *Aladin* a une politique cruelle; la généreuse valeur de *Tancréde* est opposée à la fureur d'*Argant*; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'Hermite *Pierre*, qui ne fasse un personnage dans le tableau, & un beau contraste avec l'Enchanteur *Ismeno*, & ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* & de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille*; mais ses fautes

fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable, son loisir est mieux emploïé. *Achille* éblouït, & *Renaud* intéresse.

Je ne sai, si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art, d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrêtiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un païs, sur lequel ils n'avaient aucun droit, & massacrer de sang froid un vénérable Monarque âgé de 80. ans, & tout un peuple innocent, qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des Croisades. Les Moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique, qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittaient leurs Etats, les épuisaient d'hommes & d'argent, & les laissaient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses & la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe, ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulcre, ces monstres ornés de croix blanches, encore toutes dégoutantes du sang des femmes, qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre & se frappèrent la poitrine, tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le *Tasse* fait voir, comme il le doit, les Croisades dans

dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros, qui sous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des infidéles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un DIEU. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand, qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les avantures ; il distribue sagement les lumiéres & les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour : & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'éléve au-dessus de lui-même de Livre en Livre. Son stile est presque partout clair & élégant, & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem* environ deux cent vers, où l'Auteur se livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut, que son génie païait au mauvais goût de son siécle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui ; mais dont les Italiens sont entiérement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire partout, il y a aussi bien des endroits, qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout païs d'avoir débuté par un Episode, qui ne tient en rien au reste du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile *Talisman*, que fait le Sorcier *Ismeno*, avec une image de la Vierge *Marie* ; & de l'Histoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction ; si *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'en haut, & disaient un

mot de ce qui doit arriver ; mais ils ſont entiérement hors-d'œuvre. On croit d'abord, que ce ſont les principaux perſonnages du Poëme ; mais le Poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur avanture avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrêtiens, que l'image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne feraient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrêtiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourdhui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point, de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire Mr. *Locke*, ou Mr. *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un Sôrcier Chrêtien, qui tire *Renaud* des mains des Sorciers Mahométans ? Quelle fantaiſie d'envoïer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint Magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoïe à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux Iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des Chrêtiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encor ces imaginations dignes des contes de Fées n'apartiennent-elles pas au *Taſſe* ; elles ſont copiées de l'*Arioſte*,

rioste, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est là surtout ce qui fait que tant de Litterateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était reservé à *Renaud*? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du Poeme. Dans les premiers Chants, DIEU ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient son tonnerre contre les Chrêtiens, en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrêtiens. Ils obéïssent aussi-tôt & se plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le Magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moïens d'éluder les ordres de DIEU, & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les Chrêtiens se préparaient à couper le bois néceſsaire pour la charpente d'une Tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un mirthe, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les priéres de l'Hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois, qu'il est à propos de faire voir, comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui comme toutes les autres traductions est au-dessous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas alte summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas;
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est;
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verenda
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.

Implicit-

Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tum primum posuere comas, & fronde carentes
Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impune putaret
Esse Deos?

Voici la traduction de *Brebeuf*; on sait qu'il était plus empoulé encore que *Lucain;* il gâte souvent son original en voulant le surpasser ? mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée;
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois;
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,

Offenſent la nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y reſſent l'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fiéres,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs taniéres.
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les groſſiéres images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triſte éclat d'une flâme enſoufrée
La foret eſt couverte & n'eſt pas dévorée,
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces Démons ſon horreur & ſon ombre;
Et le Druide craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges,
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés,
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,

Crai-

Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte, il frémit de couroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise;
Seul j'offense aujourdhui le respect de ces lieux,
Et seul je prens sur moi tout le couroux des Dieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande, ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mére,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verds
Conservent le printems au milieu des hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent,
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
Marseille seulement qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit, que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroïer César, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée;* mais au moins cet endroit fait voir, combien la vraie grandeur d'un Héros réel est au-dessus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions, qu'on appelle des beautés poëtiques, & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pû s'empêcher de sentir, que ces contes ridicules & bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la Poësie épique. Pour se

justifier il publia une préface, dans laquelle il avança, que tout son Poeme était allégorique. L'Armée des Princes Chrètiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* est l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés, *figura è figurato*. *Armide* & *Ismeno* sont les tentations, qui assiégent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef, que *le Tasse* ose donner de son Poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se suppose des vûes & des desseins, qu'il n'avait pas probablement, quand il fit son Poëme; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pû faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le Diable joue dans son Poëme le rôle d'un misérable Charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, & si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques Religieuses sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poësie, qui sait annoblir tout, & étendre la sphére des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux Mauvais Esprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrètiennes. Il est étrange, que la plupart des Poetes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait, que nos Diables & notre Enfer Chrètien auraient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'Enfer

ſer Payen. Il eſt vrai, que *Pluton*, *Proſerpine*, *Radamante*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzebut* & *Aſtarot*; nous rions du mot de *Diable*, nous reſpectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'Antiquité, il n'y a pas juſqu'à l'Enfer, qui n'y gagne.



CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUr la fin du feiziéme fiécle l'Efpagne produifit un Poëme Epique célèbre par quelques beautés particuliéres qui y brillent, auffi-bien que par la fingularité du fujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maifon de *Philippe II.* & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'aquerir de la gloire au-dehors, que d'établir fes affaires au-dedans, retourna en Efpagne. Le jeune *Alonzo* entraîné par une infatiable avidité du vrai favoir, c'eft-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voïagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & féjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire, que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Efpagnols leurs conquérans. Je dirai en paffant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, eft traitée de rebellion par les Auteurs Efpagnols. La paffion qu'il avait pour la gloire, & le défir de voir & d'entreprendre des chofes finguliéres, l'entraînèrent dans ces païs du Nouveau Monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y refta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontiéres du Chily, du côté du Sud, eft une petite contrée montagneufe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuftes & plus féroces que tous

tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Amériquains ; & ils furent les derniers, que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même tems le Conquérant & le Poëte ; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait, à en chanter les événemens, & faute de papier il écrivit la premiére partie de ſon Poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſupportable dans tout autre Poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet, où la ſcène eſt par delà l'autre Tropique, & où les Héros ſont des Sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

„ Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir „ des créatures pareilles à des hommes, portant du feu „ dans leurs mains, & montées ſur des monſtres, qui „ combattaient ſous eux ; ils les prirent d'abord pour des „ Dieux deſcendus du Ciel, armés du tonnerre, & ſuivis „ de la deſtruction ; & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec „ peine. Mais dans la ſuite s'étant familiariſés avec leurs

„ Conqué-

„ Conquérans, ils connurent leurs paſſions & leurs vices, „ & jugérent que c'étaient des hommes. Alors honteux „ d'avoir ſuccombé ſous des mortels ſemblables à eux, ils „ jurèrent de laver leur erreur dans le ſang de ceux qui „ l'avaient produite, & d'exercer ſur eux une vengeance „ exemplaire, terrible & mémorable. „

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui aïant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La premiére action de l'*Araucana* eſt une querelle, qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans *Homére* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement, qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le Héros Grec, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie, le déſir „ ambitieux de commander n'eſt point ce qui m'engage „ à vous parler. Je ne me plains pas, que vous diſpu„ tiez avec tant de chaleur, un honneur qui peut-être „ ſerait dû à ma vieilleſſe, & qui ornerait mon déclin. „ C'eſt ma tendreſſe pour vous, c'eſt l'amour que je „ dois à ma patrie, qui me ſollicite à vous demander „ attention pour ma faible voix. Hélas! comment pou„ vons-nous avoir aſſez bonne opinion de nous-mêmes, „ pour prétendre à quelque grandeur, & pour ambition„ ner des titres faſtueux, nous qui avons été les mal„ heureux ſujets & les eſclaves des Eſpagnols? Votre co„ lère, Caciques, votre fureur, ne devraient-elles pas s'e„ xercer plutôt contre nos Tyrans? Pourquoi tournez„ vous contre vous-mêmes ces armes, qui pouraient ex-

„ termi-

„ terminer vos ennemis, & venger notre patrie! Ah! si „ vous voulez périr, cherchez une mort qui vous pro- „ cure de la gloire. D'une main brisez le joug honteux, „ & de l'autre attaquez les Espagnols, & ne répandez pas „ dans une querelle stérile les précieux restes d'un sang, „ que les Dieux vous ont laissé pour vous venger. J'ap- „ plaudis, je l'avoue, à la fiére émulation de vos coura- „ ges: ce même orgueil, que je condamne, augmente „ l'espoir que je conçois. Mais, que votre valeur aveu- „ gle ne combatte pas contre elle-même, & ne se serve „ pas de ses propres forces pour détruire le païs qu'el- „ le doit défendre. Si vous êtes résolus de ne point ces- „ ser vos querelles, trempez vos glaives dans mon sang „ glacé: j'ai vécu trop longtems: heureux, qui meurt „ sans voir ses compatriotes malheureux, & malheureux „ par leur faute! Ecoutez donc ce que j'ose vous propo- „ ser. Votre valeur, ô Caciques, est égale; vous êtes „ tous également illustres par votre naissance, par votre „ pouvoir, par vos richesses, par vos exploits: vos „ ames sont également dignes de commander, également „ capables de subjuguer l'Univers. Ce sont ces présens „ Célestes, qui causent vos querelles. Vous manquez „ de Chef, & chacun de vous mérite de l'être; ainsi „ puisqu'il n'y a aucune différence entre vos courages, „ que la force du corps décide ce que l'égalité de vos „ vertus n'aurait jamais décidé, &c. „ Le vieillard pro- posé alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une grosse poutre, & de déferer à qui en sou- tiendrait le poids plus longtems l'honneur du comman- dement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homére*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après

Après qu'*Achille*, inſtruit & inſpiré par *Minerve* Déeſſe de la ſageſſe, a donné à *Agamemnon* les noms d'*yvrogne* & de *chien*; le ſage *Neſtor* ſe léve pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, & parle ainſi. „ Quelle ſatisfaction ſera-ce aux Troïens, lorſqu'ils entendront parler de vos diſcordes ? Votre jeuneſſe doit reſpecter mes années & ſe ſoumettre à mes conſeils. J'ai vû autrefois des Héros ſupérieurs à vous. Non, mes yeux ne verront jamais des hommes ſemblables à l'invincible *Pirithoüs*, au brave *Ceneus*, au divin *Theſée*, &c...... J'ai été à la guerre avec eux, & quoique je fuſſe jeune, mon éloquence perſuaſive avait du pouvoir ſur leurs eſprits. Ils écoutaient *Neſtor*; jeunes guerriers, écoutez donc les avis, que vous donne ma vieilleſſe. *Atride*, vous ne devez pas garder l'eſclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, vous ne devez pas traiter avec hauteur le Chef de l'armée. *Achille* eſt le plus grand, le plus courageux des guerriers : *Agamemnon* eſt le plus grand des Rois, &c. „ Sa harangue fut infructueuſe; *Agamemnon* loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſiderez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles, combien l'amour du païs l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en reprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégiriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moïen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaiſſer, & de les mettre au-deſſous de leurs aïeux; ſi toute l'aſſemblée peut enten-

entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des Chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde, qui ſouffre volontiers, qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage ; s'il y a une aſſemblée, qui puiſſe ſupporter ſans s'émouvoir un harangueur, qui leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens ; alors *Homére* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eſt vrai, que ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homére*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce Poëme eſt plus ſauvage que les Nations, qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui eſt un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; & pour paſſer le tems, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur, qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carriere.

Un

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empèché le célèbre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poetes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre païs.



CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant, qu'aïant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce Grand-Homme, j'aïe découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voïageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam*, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, Reine de France; le sujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient DIEU LE PERE, les Diables, les Anges, *Adam*, Eve, le Serpent, la mort, & les sept péchés mortels. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems là, était écrit d'une manière, qui répondait au dessein.

La Scène s'ouvre par un Chœur d'Anges, & *Michel* parle ainsi au nom de ses confréres: „ Que l'Arc-en-„ Ciel soit l'archet du violon du Firmament; que les „ sept Planétes soient les sept notes de notre musique, „ que le tems batte exactement la mesure, que les vents „ jouent de l'orgue, &c. „ Toute la piéce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre Théatre ne valait guères mieux alors; que *la mort de St. Jean-Baptiste*, & cent autres pièces sont écrites dans ce stile; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido*, ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représentation découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît

ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept péchés mortels dansant avec le Diable*, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise; mais *l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du* CREATEUR, *la source de nos malheurs & de nos crimes*, sont des objets digne, du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sai quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une Tragédie de la farce d'*Andreino*: il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce Monologue de Satan, qu'on voit dans le quatriéme Chant de son Poëme Epique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échapant du fond des Enfers, découvre le Soleil, qui sortait des mains du CREATEUR.

„ Toi, sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits,
„ Soleil, Astre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi, qui sembles le DIEU des Cieux, qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
„ Qui fait pâlir le front des Astres de la nuit;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carriére,
„ Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumiére.
„ Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
„ Le Trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi;
„ Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette Tragédie, la sphére de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non

non intéressante, il imagina un Poëme Epique, espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtérent longtems à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrème pour la liberté. Ce sentiment l'empècha toujours de prendre parti pour aucune des sectes, qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Eglise, qui put se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi *Charles I.* Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwel*; & par une fatalité, qui n'est que trop commune, ce zèlé Républicain fut le serviteur d'un Tyran. Il fut Sécretaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du Parlement, qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais emploïérent sa plume pour justifier la mort de leur Roi, & pour répondre au livre que *Charles II.* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle, & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti d'un Roi mort sur l'échafaut, d'une famille Roïale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantait d'avoir jugé son Prince selon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaise* & de *Milton* sont déja ensevelis dans l'oubli. *Milton* que les Anglais regardent aujourdhui comme un Poëte divin, était un très mauvais Ecrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille Roïale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie, que *Charles*

II. donna aux ennemis de ſon pére; mais il fut déclaré par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le Roïaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poëme épique à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vûe. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il emploïa neuf années à compoſer le *Paradis perdu.* Il avait alors très-peu de réputation; les beaux eſprits de la Cour de *Charles II.* ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant, qu'un ancien Sécretaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour, qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de *Louis XIV.* & dans laquelle on ne goûtait que les Poëſies efféminées, la molleſſe de *Waller*, les ſatyres du Comte de *Rocheſter*, & l'eſprit de *Couley.*

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire, qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu.* Le titre ſeul révoltait, & tout ce qui avait quelque raport à la Religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon.* Encore ce Libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula, que la moitié de ces trente piſtoles ne ſerait païable, qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du Poëme: Edition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire: ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers* & le Docteur *Atterbury*, depuis Evêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que

que l'Angleterre eût un Poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis le célèbre Mr. *Addisson* écrivit en forme pour prouver, que ce Poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère* : Les Anglais commencèrent à se le persuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de Poëmes Latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Tasse* la description de l'Enfer, le caractère de Satan, le conseil des Démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter ; comme dit *Boileau*, contre son original ; c'est enrichir sa Langue des beautés des Langues étrangères ; c'est nourrir son gênie, & l'accroître du gênie des autres, c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homere*. Sans doute *Milton* à joûté contre le *Tasse* avec des armes inégales ; la Langûe Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne.
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c...

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est-vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le *Tasse*, est le sujet même dans *Milton*. Il est encor vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diables de *Milton* & du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux* qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous les Poëtes :

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux!

çe crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toujours; la premiére c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées qu'un Etre puiſſant & jaloux par ſa ſéduction rend coupables & malheureuſes: La ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur diſait, que l'Angleterre avait un Poëme épique, dont le ſujet était le Diable combattant contre DIEU, & un ſerpent, qui perſuade à une femme de manger une pomme: ils ne croïaient pas, qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des vaudevilles, lorſque Mr. *du Pré* de S. Maur donna une traduction en proſe Françaiſe de ce Poëme ſingulier. On fut étonné de trouver dans un ſujet, qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre DIEU, & le caractère encor plus brillant, qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet il eſt à remarquer, que dans tous les autres Poëmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe, dans *Milton* ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile, qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion; il tranſporte le lecteur dans le jardin de délices; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures, dont *Adam* & *Eve* ſont remplis: il ne s'éléve pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poëſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver, que le Diable parle trop ſouvent & trop longtems de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugèrent, qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que

puériles

puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'Ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables ausquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au Conseil.

Après la tenue des Etats infernaux, Satan s'apprète à sortir de l'abime ; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prèts à en venir aux mains, quand le péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon pére*, dit-il au Diable, *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, , répond le Diable, *toi qui m'appelles ton pére ? Je suis le péché*, replique ce monstre ; *tu accouchas de moi dans le Ciel*; *je sortis de ta tête par le côté gauche*; *tu devins bien-tôt amoureux de moi*; *nous couchâmes ensemble* ; *j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte* ; *j'étais grosse, quand la bataille se donna dans le Ciel*; *nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monstre, que tu vois, dont je fus pére, il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mére, & qu'il me fit tous ces enfans, que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le péché ouvre à Satan les portes de l'Enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégeton, du Stix & du Lethé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant Satan voïage dans les espaces imaginaires : Il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, si une nuée ne l'avait repoussé en-haut. Il arrive dans le païs du Cahos ; il traverse le Paradis des fous, *the paradise of fools* (c'est

l'un des endroits, qui ne ſont point traduits en Français). Il trouve dans ce Paradis, les Indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, & les ſcapulaires des Moines.

Voilà des imaginations, dont tout lecteur ſenſé a été révolté, & il faut, que le Poeme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un Epiſode, où le ſublime eſt trop noié dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût: les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſrot*, d'*Aſtarot*, tous êtres imaginaires dont le Lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérèt. *Homère* en parlant de ſes Dieux les caractériſait par leurs attributs, qu'on connaiſſait; mais un lecteur Chrètien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fonds *Niſrot*, *Moloc* & *Abdiel.* On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & ſurtout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel? Ces mèmes critiques ont jugé, que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces Eſprits, qui ne pouvaient ſe bleſſer; car il arrive, que lorſque je ne ſai quel Ange a coupé en deux je ne ſai quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé, que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu le

le Pére envoïe ses fidéles Anges combattre, réduire, & punir les rebelles. „Allez, dit DIEU à *Michel* & à *Ga-* » *briel*, poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du „Ciel ; précipitez-les loin de DIEU & de leur bonheur „dans le Tartare, qui ouvre déja son brûlant Cahos pour „les engloutir.„ Comment se peut-il, qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'est point obéi: il veut vaincre & on lui résiste : il manque à la fois de prévoïance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ses Anges de faire ce que son Fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossiéres, qui fit sans doute dire à *Dryden* dans sa Préface sur l'*Eneïde*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homére* & de celle de *Virgile*. Ce n'est pas la premiére fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé, avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pû imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en Anglais un petit Essai * sur la Poësie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, & la plûpart des critiques de ce païs-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Para-*

*** C'est en partie celui-ci même qui en plusieurs endroits est une traduction litérale de l'ouvrage Anglais de Mr. de *Voltaire*.**

Paradis perdu eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne ſai même ſi nous en avons aujourdhui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y aurait trop de préſomtion à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte qu'on a reprochée ſi longtems à la France de n'avoir pû produire un Poëme Epique. C'eſt au tems ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des Poëmes épiques, & que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoïons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée: mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les *Chapelains*, les le *Moines*, les *Deſmarets*, les *Caſſaignes*, & les *Scuderys*. Si un Ecrivain célébre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais Poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit Français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands Hommes n'a travaillé dans ce genre, il n'y a eu que les plus faibles, qui aïent oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet de tous ceux qui ont fait des Poëmes épiques, il n'y en a aucun, qui ſoit connu par quelqu'autre écrit un peu eſtimé. La comédie des *Viſionnaires* de *Deſmarets* eſt le ſeul ouvrage d'un Poëte épique, qui ait eu en ſon tems quelque réputation; mais c'était avant que *Moliére* eût fait goûter la bonne Comédie. Les *Viſionnaires* de *Deſmarets* étaient réellement une très-mauvaiſe piéce, auſſi-bien que la *Marianne* de *Triſtan* & l'*Amour Tyrannique* de *Scudery*, qui ne devai-

devaient leur réputation passagère, qu'au mauvais goût du siécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télemaque* le titre de Poëme épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poëme à la Prose. Le *Télemaque* est un Roman moral, écrit, à la vérité, dans le stile dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose: mais l'illustre Auteur du *Télemaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste, pour appeller son Roman du nom de Poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poëme ennuïeux, par la raison qu'il est plein de détails, que nous ne souffrons point dans notre Poësie, & que de longs discours politiques & œconomiques ne plairaient assurément pas en vers Français. Quiconque connaitra bien le goût de notre Nation, sentira, qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, * *Qu'il faut distinguer les Citoïens en sept classes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troisiéme de verd avec une médaille sans anneau & sans frange*, &c. *& enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *Qu'il faut, qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conserve, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon & un petit péristile, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indi-

gnes

* Livre XII.

gnes d'un Poëme Epique, qu'ils le font d'un Miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé longtems notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poëſie Epique. Il eſt vrai, que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai, que le Latin & le Grec étaient des langues plus Poëtiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain, que notre langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques; il eſt donc clair, que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue Françaiſe.

On s'en eſt pris auſſi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raiſon. La *Jéruſalem* & le *Roland furieux* ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'*Eneide*, & ont de plus l'uniformité des ſtances, & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces Poëmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche, qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer, qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſécheresſe de notre langue. Oſerai-je le dire? C'eſt que de toutes les Nations polies la nôtre eſt la moins *Poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les piéces de théâtre. Ces piéces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait, que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite

rite de ses vers comme de ceux de *Racine*, & lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poësie Française à une marche trop uniforme; l'esprit Géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poësie; notre Nation regardée comme si légére par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les Nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'Histoire au Roman; les *Cirus*, les *Clelies* & les *Astrées* ne sont aujourdhui lus de personne. Si quelques Romans nouveaux paraissent encore, & s'ils font pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée; on se moquerait également d'un Auteur, qui emploïerait les Dieux du Paganisme, & de celui qui se servirait de nos Saints: *Vénus* & *Junon* doivent rester dans les anciens Poëmes Grecs & Latins: *Ste. Génevieve*, *St. Denis*, *St. Roch* & *St. Christophe*, ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queuës des Diables, ne sont tout au plus que des sujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées qui feraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma Henriade feu Mr. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit: Vous entreprenez un ouvrage, qui n'est pas fait pour notre Nation, *les Français n'ont pas la tête épique*. Ce furent ses propres paroles, & il ajoûta: „Quand vous écririez

„aussi-

„ auſſi-bien que Meſſieurs *Racine* & *Deſpréaux*, ce ſera „ beaucoup ſi on vous lit „.

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui régne dans le ſiécle où je vis, que j'ai choiſi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux, que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai emploïé aucune fiction, qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent; c'eſt à la *Henriade* ſeule à parler en ſa défenſe, & au tems ſeul de déſarmer l'envie.

FIN DE L'ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.



TABLE

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Idée

TABLE.

